

LE

ROMANCERO

DU PAYS BASQUE

Bordeaux. — Imprimé chez G. Gounouilhou,
place Puy-Paulin, 1.

LE

ROMANCERO

DU

PAYS BASQUE



PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

LONDRES & EDINBURGH

WILLIAMS & NORGATE

M DCCC LIX

PRÉFACE

Le vraisemblable n'ayant jamais besoin d'être vrai, il suit presque nécessairement qu'en ce monde il n'y a de vrai que ce qui n'est pas vraisemblable : vous devez donc croire à l'authenticité de la petite histoire que nous donnons comme préface à ces compositions littéraires, dont le lecteur ne peut manquer d'être charmé comme nous-même.

C'était un beau dimanche, seul jour de la semaine où il soit permis à quelques rares familiers de pénétrer dans le cabinet de l'*auteur* ou du *traducteur,* comme il vous plaira. Après toutes les précautions les plus minutieuses pour ne pas déranger, ici les feuilles manuscrites d'un volumineux

ouvrage historique dont la France et la Grande-Bretagne ne tarderont pas à s'entretenir ; là, les épreuves d'un monument religieux restitué dans son texte primitif par de savantes recherches ; plus loin, la pile de livres précieux dont un exemplaire ferait l'envie et l'orgueil d'une bibliothèque publique ; sur une chaise, des autographes capables de tenter la cupidité d'un honnête homme ; dans une corbeille, des lettres qu'on regrette de ne pouvoir emporter pour se faire aux frais d'autrui une réputation de feuilletoniste très-spirituel, j'avais fini par me frayer, à travers le dédale, une petite voie, et par trouver, près d'un carton entr'ouvert, une place dont on voulait bien m'accorder la possession pour un quart-d'heure.

Ce titre attrayant de *Romancero du Pays Basque* excita ma curiosité. Profitant du calme où me laissait la préoccupation du Maître, absorbé par quelque vieille chronique anglo-normande, je dévorai seize petits cahiers, dont chacun contenait une des nouvelles fraîches et poétiques que vous pouvez connaître aujourd'hui, grâce à mon heureuse indiscrétion.

— Sont-ce bien là des productions de vos terres?

dis-je en interrompant sans scrupule le Maître au milieu de ses travaux.

— Qu'est-ce à dire? Voudriez-vous leur appliquer le proverbe qui flétrit le vin du crû?

— Non, certes! mais il me paraît qu'au lieu de démontrer par bons arguments et raisonnements philosophiques que le peuple basque est aussi poétique que peuple du monde, vous auriez dû vous borner à publier ces ballades à la suite du livre qui vous a conquis un royaume en partage avec une tête quasi-couronnée.

— Sans doute; mais ces bluettes.....

— Ah! je comprends, vous *macphersonnisez* aussi; vous refaites l'Ossian basque, et vos prétendues traductions sont des originaux modernes. A force d'étudier les Basques, Basque vous-même vous voilà devenu, pareil à ces enfants du conte, qui, pour punition d'avoir singé les aveugles et les estropiés, devenaient eux-mêmes impotents et manchots.

Sa défense me parut faible; la peau du traducteur laissait par maint endroit percer un bout d'oreille, et la seule conclusion un peu certaine que je pus tirer de ce débat fut que, sans être absolument de provenance basque, ces poésies n'étaient

point cependant de pures imitations, mais, comment dirai-je? des études, où l'assimilation devenait parfois assez complète pour qu'il fût impossible de distinguer le passage traduit de la strophe imitée.

— Quoi qu'il en soit, repris-je, vous feriez de ces bluettes (pardonnez-vous à vous-même le mot) un charmant recueil, dont on penserait ce qu'on voudrait, mais qu'on lirait à coup sûr, qu'on relirait même sans songer à l'auteur, car on serait captivé par l'intérêt de l'œuvre. Je trouve à ces fleurs un sauvage parfum de montagne que je ne laisserais certes pas évaporer dans votre tiroir poudreux.

— Y pensez-vous? Moi qui, par de longs et pénibles travaux, ai conquis en Europe une place de savant et d'érudit! Mais il suffirait du simple soupçon de poésie ou d'esprit pour renverser l'échafaudage élevé par trente ans de veilles. Une ballade euscarienne, dont je serais dûment convaincu d'être l'auteur, tuerait mon *Pays Basque* et me déposséderait de ce que vous vous amusez à nommer mon royaume. Puis, que de clameurs et d'attaques! Mille gens qui, par moi seul, ont su que les Basques existaient encore, acharnés sur ces poésies,

me convaincraient de pseudo-escuara dans les passages les plus authentiques; on mettrait en pièces mon œuvre, hélas! bien fragile, et tous verraient dans les morceaux, qui du serbe, qui du danois, qui de l'arabe, qui de l'écossais, qui du bas-breton....

— Et tous peut-être auraient raison. Mais les juges sensés n'ignorent pas que les poésies primitives offrent un fonds commun d'idées, d'images, et même de tours et d'expressions, qui permettent des rapprochements, et peuvent même autoriser des confusions à dérouter les plus habiles. Qui vous empêcherait de répondre que....

— J'ai plus et mieux à faire, mon ami; mais si ces ballades vous ont plu, ce dont je suis du reste enchanté, car je me sens moi-même un faible pour ces traductions, tendresse aveugle de père pour ses enfants moins favorisés de la nature, eh bien! substituez-vous à moi; mettez-les en lumière, je vous devrai le plaisir de les lire; car, depuis longtemps, je me prive d'y jeter les yeux pour ne pas céder à la tentation.

Il me faisait encore mille recommandations; me conseillait des retouches, des additions, des sup-

pressions surtout; — je n'entendais déjà plus, et j'emportais ces feuilles, que je vante avec toute la liberté d'un homme qui n'a fait que les présenter à l'imprimeur.

On voit bien que ces ballades, si ballades vous voulez les nommer, ont été composées avec une certaine vue d'ensemble, et qu'elles prétendent faire envisager, sous ses divers aspects, l'existence du peuple basque. Chaque nouvelle incarne, pour ainsi dire, sous nos yeux des traits de mœurs intéressants, et change en personnages vivant, dansant, faisant l'amour, jouant à la paume et maudissant la douane, des remarques historiques dont la profondeur serait, à coup sûr, moins pittoresque et moins frappante que le drame lui-même et le spectacle de la vie.

Le Basque est avide, curieux, entreprenant; mais il aime son pays avec l'énergie du montagnard, qui ne veut faire fortune que pour revenir en grand seigneur étaler son opulence au pied de ces Pyrénées dont l'air pur gonfle son âme. Aussi, prête-t-il d'abord une oreille attentive aux chants de cette sirène qui lui conte qu'au-delà de l'Adour il est des terres où l'or se mêle aux pierres du

chemin, où les diamants étincellent sous la pioche du laboureur; mais tout à coup la pensée qu'il pourrait mourir loin du champ qui l'a vu naître, qu'il n'aurait pas sa place à l'humble cimetière où dorment ses parents, amollit son courage, et la cloche de Garris sonne le mariage de Bernat avec la douce et belle Dominica, que le départ de son ami pouvait conduire au tombeau[1].

Un jour pourtant la tentation fut trop violente; le Basque s'est arraché au pays natal; mais il y revient fidèle, et malgré ses dollars gagnés outre-mer, il préfère aux riches héritières de Garro ou d'Echaux, Graciosa la Basquaise, qui ne porte qu'aux grands jours des bas blancs et des souliers à rubans[2].

La contrebande est plaisir de frontière : jamais l'habitant de la vallée de Baïgorry ne pourra comprendre que voler le public soit un crime, que le pauvre douanier qui meurt à son poste, en héros ignoré, porte un cœur d'époux et de père que devrait respecter la balle du fraudeur; aussi, les jeunes filles répètent-elles à la veillée les exploits

[1] *La Sirène,* p. 19.
[2] *Graciosa,* p. 23.

de Mendi; plus d'une envierait le bonheur de Margarita, qui, proscrite avec lui, préfère le sombre abri du bois vert à la riante maison du syndic, qui tourne si coquettement au soleil ses contrevents rouges[1].

Adam, le fils de Mendi, né sous les liéges de la forêt maudite, sera contrebandier lui-même; mais l'éducation, ce feu qui purifie les alliages les plus grossiers, va développer chez lui le héros qui se trouve au fond de tout homme d'aventures, et nous ne sommes pas bien sûrs de ne pas nous apitoyer nous-mêmes sur le sort du *contrabandista* qui lutte avec énergie contre le sort de sa naissance, aussi méritant peut-être, par quelques vertus chèrement acquises, que le pieux ermite, vainqueur de lui-même après beaucoup moins de combats[2].

Aussi ne manque-t-il pas d'avoir le sentiment de son mérite et l'orgueil de son courage. Comme il voit de haut! comme il méprise les broderies et la clef d'or du chambellan, les épaulettes constellées du général! comme il a peu de souci

[1] *Le Bois vert,* p. 27.
[2] *Adam le contrebandier,* p. 35.

de l'amour même d'une duchesse! La main de la reine d'Espagne n'est pas trop fine et trop blanche pour Ganis. A si noble cœur il faudrait une épouse royale, et pour elle il se résignerait peut-être à changer contre un sceptre son bâton de néflier [1].

N'oublions pas encore le contrebandier Figaro, ce Benito Zubiri qui, près de la potence, médite de nouveaux tours, se joue de ses gardiens, les prend à l'appât de l'or, et finit par les enrôler dans sa bande. Risquer sa peau pour de bonnes prises, ne vaut-il pas mieux que la perdre pour rien? Que peuvent répondre les *carabineros* à cette logique [2]?

Et les histoires d'amour, sont-elles assez touchantes et mélancoliques? Les sentiments du cœur y sont approfondis et traités avec une vérité et une grâce qui peut nous surprendre dans un homme que nous croyons volontiers desséché sous la poudre des manuscrits de la Bodléienne. Mais l'analyse déflore; il faut que le lecteur jouisse lui-même de tout le charme de ces poétiques nouvelles.

[1] *Ganis,* p. 119.
[2] *Benito Zubiri,* p. 49

Batista Larréguy, dédaigné par Mlle de Sainte-Claire, préfère celle qu'il aime à son amour même. Il lui sauve la vie, l'unit à son rival, mais réclame au moins le droit d'ensevelir ce corps, de veiller sur cette poussière qui fut son amante, et le voilà fossoyeur par amour [1].

Saubade aime mieux les chansons et l'amour de Martin de Baraztégui que les doublons du vieil Idiart, et jette au blessé, devenu soldat pour elle, la clef de cette chambre virginale que le vieillard voulait faire parer comme une chapelle [2].

Si l'amour est ardent au pays Basque, le désespoir est prompt à briser le cœur. Manuel Iturriaga serait bien près de jeter son âme au vent, s'il ne découvrait vite que sa belle Maria n'a quitté la maison à la nuit que pour aller chercher le souper de sa vieille mère. Une sardine tombée dans les cendres! en rirons-nous assez demain, Maria, au retour de l'église, quand nous saurons que pour un pareil motif Manuel tourmentait déjà le manche de son couteau catalan [3] ?

[1] *Le Fossoyeur par amour,* p. 57.
[2] *Saubade l'orgueilleuse,* p. 97.
[3] *Manuel Iturriaga,* p. 101.

Pas plus que le Castillan, le Navarrais ne sait dévorer un affront, *et tout ce que l'Espagne a produit de vaillants* ne l'épouvante pas s'il faut venger la blessure de son honneur. D'un coup de corne, Gori, le beau taureau au poil roux, a défoncé la poitrine du rival de son maître : *bravo toro!* Pascual Muxica, seul au milieu de l'arène, et l'épée à la main, défie le cirque tout entier; mais les Guipuscoans sont généreux, et Pascual, avec son fauve compagnon, reprendra le chemin de cette demeure où le signe de l'outrage sera pour l'avenir un blason glorieux [1].

Écoutez le marchand de chansons; en voulant nous émouvoir par une romance, il n'en peut trouver d'autres que le triste récit de sa propre aventure, et malgré lui rouvre à nos yeux la plaie de son cœur [2].

N'ai-je pas aussi gémi sur cette jeune fille séduite qui pleure chaque jour, au milieu du luxe de Paris, ses belles montagnes, et le vent du sud qui lui portait les parfums de l'Espagne? Elle revient mourir, elle la belle hétaïre, idole de toute la jeu-

[1] *Gori*, p. 127.
[2] *Le Marchand de chansons*, p. 107.

nesse dorée, heureuse d'entendre à son agonie le marteau du rude Allandé, le forgeron qu'elle aurait pu jadis avoir pour mari dans l'église de Mauléon [1].

On est frappé, dans ces ballades, non-seulement du fond, mais de la forme dramatique, qui révèle chez l'auteur une puissance d'invention tout à fait supérieure. Je ne m'étonnerais pas qu'il se fût autrefois trouvé, comme Hercule entre la Volupté et la Vertu, à l'embranchement fatal du roman et de l'érudition, et que courageusement il eût pris la route la plus aride, pensant y trouver une réputation plus solide et plus durable. Ces petites nouvelles basques sont un souvenir, un regret peut-être de ce qu'il a jadis rebuté. Les deux histoires du seigneur d'Urruty, meurtrier de sa mère, de son fils, et dévoré par ses chiens [2], prouvent que si la plume lancée au vent eût volé vers la gauche, nous pourrions compter un romancier de plus.

— Oui, mais enfin vous ne nous prouvez pas que tout cela soit du basque?

Pour dissiper vos doutes, bienveillant lecteur,

[1] *Le Retour au pays,* p. 65.
[2] *La Légende du seigneur d'Urruty,* p. 73.

comparez ces nouvelles ballades avec le Chant d'Altabiscar et la romance d'Abarca, dont personne avant M. Antoine d'Abbadie n'avait contesté la provenance [1]. Ne sont-elles pas *de la même farine?* Nous vous les présentons à la fin du recueil, où nous avons été tenté d'introduire aussi l'Énéïde de Virgile, attribuée par je ne sais quel acharné sceptique aux moines du Xe siècle. Qu'importe, après tout? Ai-je besoin d'être sûr que la *Guzla* soit du serbe? Quand vous serez attendri par les aventures, ravi par ces strophes originales où parfois l'image se déploie avec une hardiesse shakespearienne, où nous sentons passer le souffle de la grande et vraie poésie, de la poésie primitive, celle qui planait sur la harpe du Psalmiste et faisait résonner la lyre de Tyrtée [2]; si vous me récla-

[1] Voyez *The Gentleman's Magazine*, etc., March, 1859, Minor correspondence. — M. Francisque-Michel, qui avait publié la chanson d'Abarca, avec une traduction anglaise, dans le cahier d'octobre 1858, p. 382, a répondu à l'attaque de M. d'Abbadie dans celui d'avril 1859.

[2] Lisez dans la ballade du *Bois Vert* la malédiction contre le douanier; n'y reconnaissez-vous pas le thème de Psaume CVIII, v. 8 à 13, et les beaux vers du chantre athénien : « Il est dur » de quitter sa patrie pour aller au pays de l'étranger, traînant » après soi sa vieille mère, sa jeune épouse et ses petits enfants, » et de promener dans les villes le spectacle de sa misère? »

mez à toute force du basque, c'est que vous serez ennemi de votre propre plaisir, et j'aurai le droit de vous accuser d'ingratitude envers moi, qui pouvais fermer ma main, et qui l'ouvre toute grande pour en laisser tomber ces fleurs presque dérobées au parterre d'un jardinier trop avare ou trop modeste.

I

LA SIRÈNE

Sur les bords du golfe de Gascogne sont assises deux enchanteresses, Saint-Jean-de-Luz et Bayonne; toutes deux sollicitent la visite de l'étranger.

La vieille Lohitzun, plâtrée et fardée, s'arrange de son mieux pour cacher ses rides; Bayonne, au contraire, la guerrière toujours jeune, repousse de son sein les jeunes hommes qui voudraient s'y endormir. La mer est là qui les réclame.

Bernat est errant sur la grève; à ses longs cheveux flottant sur ses épaules, à ses espadrilles couvertes de poussière, à son paquet suspendu au bout de son bâton, on reconnaît le montagnard venu de loin.

Il regarde l'Adour et les bâtiments que le flot balance, et parfois il s'arrête comme pour écouter ce qu'ils pourraient lui dire des terres de là-bas.

Mais ils sont muets, et l'étranger, sous l'impression

d'une peine profonde, reprend plus vivement sa marche en serrant le poing.

Un chien accourt et saute comme pour saisir ce qu'il y croit enfermé. Bernat l'ouvre; l'animal, ne voyant rien, s'arrête et prend une autre route.

« Image de ma vie! s'écrie le pauvre Basque. Dominica semblait m'aimer, je l'ai demandée à son père; mais le vieil Etcheverry est riche, et quand sa fille a su que le mien ne voulait rien me donner, elle m'a tourné le dos.

» J'ai pleuré comme aujourd'hui, et n'ai voulu être consolé que par un homme de la ville, qui m'a promis qu'après un voyage de quelques années au-delà des mers, je reviendrais riche et verrais revenir Dominica tendre comme autrefois. »

Le jour finissait, et l'on ne voyait plus à l'horizon que les cils de son œil qui se fermait. L'extrémité du fleuve était masquée par un navire enveloppé de brouillard.

A la proue se dressait une sirène, un miroir à la main. Ses longs cheveux, sa gorge orgueilleuse, tout attirait le regard. Bernat s'arrêta pour la considérer.

En ce moment, une voix se fit entendre, voix éclatante, et qui, portée par les flots dans le calme de la nuit, n'avait rien d'humain. Écoutez-la.

« Je suis la reine des mers, et mon cœur appartient au Basque intrépide qu'un attachement grossier ne retient pas au sol natal, semé de roches et d'épines.

» La terre où je le conduirai, s'il se confie à moi, est au contraire un vrai paradis. Le maïs y croît sans culture; l'or, les pierres précieuses jonchent la terre et brillent dans l'air sur les ailes des oiseaux et des papillons.

» Les perroquets parlent tous l'*escuara,* la langue de nos premiers parents dans le paradis; il est doux, le soir, de leur en entendre raconter les merveilles, après une journée sans fatigue.

» Mais il est encore plus doux de revenir au pays, la bourse pleine, auprès de ceux que l'on a aimés. Bonne fille, la sirène ramène le Basque qui s'est donné à elle. »

Bernat, l'oreille tendue, l'œil en feu, s'élançait vers l'enchanteresse, quand elle s'enfonça dans les flots comme pour ressaisir une forme humaine qui se montrait à la surface.

Pâle et verte était sa figure, ses mains étaient jointes, et des haillons cachaient à peine sa nudité. A bien considérer cet homme, on eût dit Salaberry, de Garris;

Salaberry, qui, dit-on, revenait d'outre-mer, chargé d'écus et qui n'a pas même pu s'acheter ce qu'au village le dernier des mendiants obtient pour rien, un tombeau où il reposât en paix.

C'est lui; oui, c'est lui. Le malheureux! comme il a dû souffrir! — Bernat s'approchait, quand la marée, s'avançant sur lui comme un cheval fougueux, le couvrit d'écume.

Saisi d'épouvante, il prit la fuite, et ne s'arrêta que sous des pins, où une palombe, dans son langage, répétait sans fin que l'absence est mortelle pour les amoureux.

Il lui sembla reconnaître le chant de l'oiseau qu'il entendait le soir dans le bois où il se rencontrait avec Dominica, et le passé effaça de son esprit l'avenir qu'il avait un instant rêvé.

Il reviendra au pays et demandera au travail ce que l'on obtient rarement sans lui. Travailler pour obtenir ce que l'on aime, n'est jamais pénible.

Il est revenu avant le soleil. Va-t-il frapper à la porte de son père? Non; il regarde par la fenêtre et le voit accoudé sur un lit qui n'est pas défait.

Sa mère, à ses genoux, semblait crier merci et toucher le vieillard. S'il eût pu voir également dans la maison d'Etcheverry, Bernat aurait vu une jeune fille couchée, en proie aux ardeurs de la fièvre.

A quinze jours de là, une procession bruyante traversait la commune de Garris : c'étaient les émigrants pour les mers du Sud, qui se rendaient à Bayonne. Des vieillards, des femmes, des jeunes filles surtout, les suivaient en pleurant.

Le lendemain, au contraire, la joie semblait générale. C'était Bernat, tenant par le bras Dominica, qui n'avait jamais manqué à ses serments, et la conduisant à l'église pour les entendre et y joindre les siens en présence de Dieu.

II

GRACIOSA

Combien est doux, au printemps, le retour de l'hirondelle ! c'est le moment de songer à quitter ses habits pour se livrer sans crainte aux caresses du vent d'Espagne.

Combien plus doux, après une longue absence, est le retour du bien-aimé ! Graciosa, qui attend le sien, se revêt de ses plus beaux atours pour le recevoir et lui sembler belle.

Le chien aboie ; on frappe à la porte. — Mère, c'est lui, j'en suis sûre ; cours ouvrir, mère chérie. Je descends à l'instant.

— Demeure, ma fille ; ce n'est que le voisin Petrico, parti avec Ganis, et revenu avant lui, parce que sans doute il est plus léger de butin.

— Si Ganis est riche, voudra-t-il d'une pauvre fille? Mère, il me semble que je ferais bien de prendre mon capulet neuf.

— Prends ton capulet neuf, ma fille, des bas blancs et tes souliers à nœuds de rubans ; car ton bien-aimé Ganis va bientôt arriver.

— Le chien aboie encore, on frappe à la porte. Mère, c'est lui, j'en suis sûre. Cours ouvrir, mère chérie. Je descends à l'instant.

— Demeure, ma fille, ce n'est qu'un messager qui m'annonce de tout préparer pour Ganis, récemment revenu d'outre-mer.

— Les femmes y sont, dit-on, bien belles et couvertes de bijoux. Mère, il me semble que je ferais bien de prendre mes beaux pendants d'oreille et ma croix d'or.

— Prends tes pendants d'oreille et ta croix d'or, ma fille ; car Ganis, cette fois, ne peut tarder d'arriver.

— Le chien aboie encore, on frappe à la porte. Mère, c'est lui, j'en suis sûre. Cours ouvrir, mère chérie. Je descends à l'instant.

— Demeure, ma fille, ce n'est encore que le domestique de Ganis, qui arrive avec les pesantes malles de son maître.

— Si Ganis est riche, voudra-t-il d'une pauvre fille? Mère, il me semble que je n'ai plus rien à mettre.

— Rien que ta confiance en Dieu, que l'on ne prie jamais en vain, et qui peut te rendre Ganis fidèle comme autrefois.

— Le chien aboie encore, on frappe à la porte. Mère, c'est lui, j'en suis sûre. Cours ouvrir, mère chérie ; je vais me cacher.

— Enfin, voici Ganis, conduit en voiture par un cavalier à la livrée du roi[1]. Notre maison est aujourd'hui trop petite pour vous recevoir, Ganis.

— Laissez-moi y entrer, en attendant que j'en aie une plus grande, et que je puisse vous y voir avec votre fille.

— Ma fille n'est pas pour vous, Ganis, et je n'irai pas vous voir, surtout quand vous serez marié à une autre.

— Et qui pourrai-je donc aimer après votre fille, que j'aimais tant? Avec qui partager ces richesses que je rapporte des Amériques, d'où j'aurais pu ramener une femme?

— L'héritière de Garro n'est pas trop pour vous, Ganis : une paysanne ne saurait vous plaire, eût-elle un capulet neuf.

« Vous pouvez encore aspirer à l'héritière d'Echaux; elle saura mieux vous charmer qu'une pauvre Basquaise qui ne porte qu'aux grands jours des bas blancs et des souliers à nœuds de rubans.

» C'est là ce qu'il vous faut, Ganis, et non ma fille, quelque belle qu'elle soit avec ses beaux pendants d'oreilles et sa croix d'or. »

— Femme, que me parles-tu des héritières de Garro et d'Echaux, de capulet neuf, de bas blancs, de souliers à nœuds de rubans, de beaux pendants d'oreilles et de croix d'or?

[1] Un postillon.

« La femme qu'il me faut, c'est ta fille avec sa robe de toile, et je veux la parer à faire mourir d'envie les plus riches. »

Combien est doux, au printemps, le retour de l'hirondelle! c'est le moment de songer à quitter ses habits pour se livrer sans crainte aux caresses du vent d'Espagne.

Combien plus doux est, après une longue absence, le retour du bien-aimé! Graciosa, qui attendait le sien, a vêtu, puis quitté ses plus beaux atours, pour le recevoir et lui sembler belle.

III

LE BOIS VERT

Oh! le bois vert, le bois vert! Jeunes filles, n'y allez jamais seules; il n'y a que les gens noirs au dehors et au dedans, les charbonniers et le diable, qui y fassent leurs affaires.

Adam, le prêtre si longtemps égaré, le contrebandier redoutable, y est né, il y a longtemps vécu, et s'il n'y est pas mort, c'est que Dieu a jeté sur le pécheur repentant un regard de miséricorde.

Dans la vallée de Baigorry, et sur la crête de la montagne d'Oillarandoy, que couronnent des hêtres touffus, s'élève une antique chapelle et l'humble habitation d'un ermite, chargé de conjurer les orages par ses prières.

Un matin, en ouvrant sa porte, il trouva sur le seuil un enfant entre les pattes d'une chèvre, qui se laissait paisiblement téter tout en broutant les plantes voisines.

L'ermite les recueillit tous les deux, et depuis, rien ne lui a manqué : vin, maïs, lard, huile, ce que produit le pays et ce qui vient d'ailleurs.

Qui apporte tout cela? Mendi le Bohémien. Il arrive à pas de loup, dépose son offrande sans mot dire, et jette un long regard sur l'enfant qui se cache derrière l'ermite, effrayé comme lui.

Un jour, Mendi ne vint pas ; on l'apporta sanglant à l'ermitage. Surpris par les douaniers dans son pèlerinage habituel, il ne s'était point arrêté à leur voix ; une balle l'avait abattu.

En proie aux ardeurs de la fièvre, il débite par menus lambeaux une histoire inconnue ; il parle d'une fille séduite au bois vert, d'un enfant qu'il venait chercher pour l'y conduire, et il gémit profondément.

« Libre comme l'oiseau, le Bohémien en a le sort. Au moment où il apporte la pâture à ses petits, il se voit frappé par l'impitoyable chasseur, et tombe pour ne plus se relever.

» Il tombe, et la terre qu'il n'a jamais ouverte pour sa vie, s'ouvrira profondément pour sa mort. Sous un manteau de verdure, elle le retiendra pour l'éternité.

» C'est bien long ; mais de sa couche humide il verra son fils glisser gaiement le long des sentiers de la montagne, et sa tribu se perpétuer sous le bois vert.

» Il entendra son nom mêlé aux récits de la veillée, pendant que les jeunes filles dansent et que les hom-

mes apprêtent pour la nuit le chien qui mord sans aboyer.

» Un jour viendra, et le douanier aura son tour. Sa femme alors tombera dans la misère, sa vieille mère deviendra folle, et ses enfants, privés de leurs soutiens, se disperseront sur les chemins en demandant l'aumône. »

Curieusement penché sur le blessé, Adam écoutait sans comprendre ; il ne prend pas garde à l'arrivée d'une femme, qui, sans écouter, avait tout compris.

C'est Margarita, la fille du syndic ; Margarita qui dansait si bien ; une montagne, deux montagnes, trois montagnes ne l'arrêtaient pas quand une fête l'invitait au plaisir.

Hélas ! il en venait beaucoup trop, de fêtes, et avec elles des jeunes gens fiers avec tout le monde, mais humbles envers Margarita, qui ne les écoutait point.

Ils avaient beau parler de la fortune de leurs parents, de leurs troupeaux, de leurs espérances, Margarita ne les écoutait point.

Elle n'écoutait personne, Margarita, pas même le recteur de la paroisse, qui lui disait que la danse est un péché, source et occasion de bien d'autres.

Or, il arriva qu'un jour des voisins proposèrent à Margarita d'aller avec eux à la fête d'Elizondo, pour laquelle toute la vallée de Baztan semble se couvrir d'une tenture de verdure et de fleurs.

Margarita consentit et fit cette longue route, non

sans rire et chanter tout le long du chemin. Prête à s'éteindre, la flamme de sa gaieté ne jette que plus d'éclat.

Trois jours durant, Margarita dansa comme une gitana; mais les voisins ayant fini leurs affaires, songèrent à rentrer, et Margarita monta en cacolet [1].

Tout alla bien d'abord, et l'on se promettait un retour heureux; mais le patron d'Elizondo, le portier du ciel, allait le rouvrir et le montrer dans sa colère.

Jamais elle ne fut plus grande. A peine le vent furieux était-il tombé en gémissant sous les coups d'un mystérieux ennemi, que la foudre en éclats sembla vouloir punir quelque crime.

Le mulet que montait Margarita se cabra; sa compagne, en tombant, l'entraîna dans sa chute, le long d'une pente rapide, d'une longueur à défier l'œil, et sans autre fin qu'un gave bouillonnant sur des rochers.

Margarita, éblouie par le feu du ciel, suffoquée par la vapeur empestée de l'orage, roule, roule en recommandant son âme à Dieu et en rabattant sur son corps sa robe, qui se déchire avec lui.

Elle retient douloureusement sa respiration et ferme les yeux. Se sentant arrêtée, elle les rouvre, mais pour les refermer aussitôt. Elle se crut morte et aux mains du diable.

[1] Espèce de monture particulière du pays basque. Deux personnes prennent place sur un cheval ou un mulet, chacune dans une chaise fixée contre le flanc de l'animal.

Un homme, à la taille élancée, aux mains nerveuses, au teint de cuivre, à la chevelure bouclée, la tenait entre ses bras et fixait sur elle un regard étrange, comme s'il eût voulu la dévorer.

C'est Mendi le Bohémien, plus mouillé d'un orage intérieur que de celui de l'air. Il charge Margarita sur ses robustes épaules et la transporte dans une caverne de la montagne, où il la dépose sur un amas de feuilles sèches.

Ce qu'il lui fit boire, je ne sais; mais jamais mère n'entoura d'autant de soins un enfant malade, jamais pasteur ne veilla avec plus d'inquiétude la tête de son troupeau en proie à un sortilége redoutable.

Le lendemain, Margarita reprenait la route de son village, à cheval sur un mulet que conduisait Mendi avec la prudence d'un contrebandier chargé d'or.

Arrivé à la croix de la frontière, Mendi remit la longe aux mains de Margarita, tendit la main pour lui montrer le chemin, et tournant brusquement le dos, il essuya une larme.

On en avait bien répandu là-bas pour Margarita, on avait couru de bien des côtés, brûlé bien de la résine, fouillé bien des fourrés pour la retrouver morte ou vive.

Pendant qu'on la cherchait encore, elle rentrait chez son père, qui, la demandant au ciel, dont il implorait le secours, semblait chercher sa fille jusqu'à la cime des arbres.

A peine était-elle descendue dans sa maison déserte,

qu'un homme, accourant sur ses pas, lui demandait un asile : c'était Mendi, coupé dans sa retraite et blessé d'un coup de fusil.

Ils croyaient abattre le loup qui avait dévoré la blanche agnelette, et ils allaient l'enfoncer dans la bergerie, bien plus redoutable qu'auparavant.

Margarita alla porter à manger à son sauveur dans sa cachette ; elle pansa sa blessure, et son sang s'alluma à celui du Bohémien, qui l'avait versé pour elle.

Que se passa-t-il entre eux? quels récits lui fit Mendi? Je ne vous le dirai pas ; mais à partir de ce jour, Margarita perdit ses couleurs et sa gaieté.

Elle ne cherchait plus les assemblées et les fêtes ; on ne la voyait plus assise à sa fenêtre, cousant et chantant dans le feuillage comme un rossignol au bois vert.

Oh! le bois vert, le bois vert! Jeunes filles, n'y allez jamais seules ; allez-y encore moins en compagnie : il n'y a que des gens noirs au-dehors et au-dedans, les charbonniers et le diable, qui y fassent leurs affaires.

Le soir, en rentrant au gîte, les pasteurs ont plus d'une fois surpris Margarita rôdant sur la lisière de la forêt et dérobant aux regards son visage pâle et flétri.

Pâle et flétri il était bien plus encore quand à l'ermitage, penchée sur la couche sanglante de Mendi, elle reportait un œil avide sur l'enfant dont l'haleine mêlée à la sienne l'enivrait.

« Mon père, cria-t-elle à l'ermite, bénissez-moi, car j'ai beaucoup péché. » Le prêtre écoute sa confession, lui met la main dans celle du moribond ; et quand Adam rentra dans l'ermitage, il y avait une veuve et un orphelin.

« Mon père, conduisez-moi dans un couvent, afin que je meure à ce monde, où je ne puis être qu'un opprobre pour ma famille et pour mon fils. »

Et le prêtre, endossant son manteau de voyage et prenant son *makila*[1], se dirigea vers l'Espagne, en compagnie de Margarita et de l'enfant, dont elle ne pouvait se séparer.

Il le faut cependant : les grilles du cloître, qui se sont ouvertes à la voix du prêtre, demandent à se refermer, et ailleurs la terre attend sa proie.

Qu'en a-t-on fait? Quand l'ermite revint déposer son *makila* et son manteau de voyage pour endosser le surplis, Mendi avait disparu.

Il n'y avait à l'ermitage que les habitants des environs, qui se pressaient autour de la couche sanglante et vide, et se contaient des choses étranges.

Le vieillard ayant fait faire silence, leur prêcha un beau sermon, où tout ce que vous venez d'apprendre fut rendu public. Ainsi l'avait voulu Margarita.

» Priez pour elle, mes frères, s'écria le vieillard en terminant; profitez de l'exemple que vous donne la

[1] Bâton.

recluse, maintenant épouse du Seigneur; surtout ne reprochez jamais à son fils sa naissance au bois vert. »

Oh! le bois vert, le bois vert! Jeunes filles, n'y allez jamais seules; allez-y encore moins en compagnie. Il n'y a que les gens noirs au-dehors et au-dedans, les charbonniers et le diable, qui y fassent leurs affaires.

IV

ADAM LE CONTREBANDIER

Entre un cloître et un tombeau, Adam grandit à l'ombre de l'autel, où, l'âge venu, il doit dire la messe.

Il étudie sans être troublé par les bruits du monde, qu'il ne connaît pas, ni par le souvenir de parents qu'il a oubliés ; mais il pense souvent au bois vert.

Au bois vert qui recèle des hôtes inconnus, et d'où le vent fait sortir des voix qui appellent ou mettent en fuite les nuages.

Oh! qu'il voudrait, comme eux, sans frein ni loi, parcourir l'espace! surtout pénétrer dans ce pays des rêves que la cloche lui révèle quand elle invite à la prière!

Mais il le connaîtra quand il revêtira la chape d'or et de soie, et qu'il chantera les louanges du Très-Haut dans un nuage d'un encens enivrant.

Ce moment tant désiré vint enfin, et Adam reçut

4.

l'onction sainte qui devait éteindre dans son cœur tous les orages; mais, hélas! c'était de l'huile, et non plus de l'eau comme au baptême.

Il connut le monde par la confidence des chutes que l'on y fait, et deux ans ne s'étaient point écoulés, qu'il buvait à la coupe empoisonnée du mal.

C'était un soir d'automme. Le vent gémissait par les fentes des portes et des fenêtres, comme pour demander à être admis dans une chambre où brûlait un bon feu.

Adam, assis au coin de la cheminée, et plongé dans la rêverie, cherchait à donner la vie aux serpents de flamme qui couraient sur les tisons, mourant pour renaître encore.

La porte s'ouvrit tout-à-coup. Adam se levait pour la fermer, quand il se trouva devant une femme qu'il ne connaissait pas.

« Venez, lui dit-elle. La poutre est tombée, et la maison va périr. Venez, on vous attend. »

Adam regarda la femme : elle était grande et belle, ses yeux noirs lançaient des flammes plus brillantes que celles du foyer, et de sa poitrine gonflée s'élevait comme une vapeur.

Adam n'entend plus le vent du dehors : en proie à une espèce de vertige, c'est de lui maintenant que vient la tempête qui siffle à ses oreilles.

— Femme, où donc me conduis-tu? La mort réclame-t-elle mon saint ministère, et pour la devancer faut-il toute la vitesse de mon cheval?

— Venez, on vous attend, et le mulet qui doit vous porter est là qui s'impatiente ; ne l'entendez-vous pas?

Adam monte; et la femme, saisissant la longe, marche en avant d'un pied furtif et comme habitué aux voies du mal.

Un brouillard épais, après avoir couvert la cime des montagnes, s'était étendu dans les vallons, et le plus profond silence régnait dans la campagne.

Le prêtre se voit sur le chemin de la grande forêt d'Iraty, asile des Bohémiens de la contrée; il comprit que quelque moribond éclairé par la grâce réclamait son ministère.

Que ne parle-t-il à la femme? Mais elle ne paraît pas entendre. Comme si elle était en proie au vertige, elle trébuche et tombe sur les ardoises humides du chemin.

Plût à Dieu qu'elle ne se fût jamais relevée! Mais Adam, lui tendant une main secourable, la fait monter sur la croupe de son mulet.

Elle est là, serrée contre lui, au point que les battements des deux cœurs n'en annoncent qu'un. La monture bronche-t-elle, la femme enlace le prêtre de son bras, et la sueur monte au front du cavalier.

Il s'arrête enfin dans le bois vert, et se voit dans un cercle éclairé par un grand feu, au milieu de gens que vous diriez noircis de sa fumée.

Sur une couche de feuilles et de bruyères, un vieillard paraissant en proie à la fièvre se leva, comme

autrefois Mendi à l'ermitage. Mais, attendez, c'est lui !

Non, c'est son frère, le roi des Bohémiens ; il va mourir et veut laisser son sceptre de roseaux, son manteau en guenilles à son neveu.

Que vas-tu faire, Adam ? Tu balances ? Tu es perdu. Tu te dis que tu vas civiliser ceux de ta race ; moi je dis que tu n'en feras rien.

Le fort emporte le faible : dix, vingt, cent, sont plus forts qu'un seul, et Dalila a vaincu Samson, le juge d'Israël.

Posée sur son cœur, la main de la Bohémienne y a laissé son empreinte ; elle est venue s'ajouter à celle de l'injustice des hommes, qui t'ont reproché d'être le fils du Bohémien.

Fuis, Adam, dusses-tu laisser ton manteau et livrer tes membres à la dent aiguë du froid. Un moment de plus, et tu es perdu.

Adam resta, et son ange gardien, déployant ses ailes, remonta au ciel, aux pieds du souverain juge.

Privé de cette sainte compagnie, le prêtre ne songea plus qu'à la terre, il mangea, il but et s'abandonna au sommeil.

Quand il se réveilla, il était dans la fange, la Bohémienne à son côté ; le diable avait pris la place vide.

Comme s'il avait attendu ce moment, le vieillard alla rejoindre Mendi, et put lui annoncer que son fils à son tour glisserait gaiement le long des sentiers de la montagne.

Il y glisse, en effet, pendant les sombres nuits, pour passer de la contrebande, et le douanier terrifié n'ose plus s'y aventurer qu'en tremblant.

A la tête de sa troupe, il ne cesse pas non plus de marauder, de saccager les métairies des colons et d'emporter d'assaut les manoirs crénelés des nobles.

Il ne respecte que la cabane du pauvre et de la veuve; plus souvent encore que les châteaux vides, il a laissé les chaumières pleines.

On y parlera longtemps de lui, et le Bohémien, cassé par l'âge et réduit à l'aumône, dira qu'il l'a connu.

A ce nom, le garde-manger s'ouvre, la ménagère place la méture [1] devant le nouveau venu, et la famille vient se ranger autour de lui pour écouter ses récits.

Voici venir Pierre Handi, le vieux Pierre Handi d'Iriberry, qui ne devine pas seulement l'avenir, mais qui connaît tout aussi bien le passé.

Le piton couvert de neige qui s'élève au centre des Pyrénées, voit à la fois à ses pieds la France et l'Espagne.

Pareil à lui, le centenaire Pierre Handi embrasse du même coup d'œil le siècle qui n'est plus et celui qui n'est pas encore.

Bientôt il connaîtra les secrets d'un autre monde : courbé vers la terre qui le réclame, il y tomberait s'il n'était soutenu par son bâton.

Voici Pierre, Pierre Handi d'Iriberry. Bonjour,

[1] Gâteau ou pain de maïs.

Pierre, tu vas boire et manger là au coin du feu, et tu nous parleras d'Adam, que tu as bien connu.

Tu crains, je le vois, ce bon religieux qui nous entend; rassure-toi, Pierre, il vient de l'autre côté des Ports : peut-être saurons-nous par lui comment Adam y est mort.

— C'était un fier homme qu'Adam; depuis longtemps on n'avait vu son pareil; jamais, oh! non jamais on ne le reverra.

« Brave, humain, il ne s'attaquait jamais au faible ni au pauvre, mais au riche et au puissant, et souvent l'argent enlevé à ceux-ci s'en allait à ceux-là.

» Il avait la mamelle gauche à jour et la main percée. Quand il était abondamment fourni de vivres, il faisait dresser sa table sur le chemin, afin que nul ne pût échapper à sa libéralité.

» Avait-il fini, il se levait, défendant que l'on emportât rien de ce qui restait : il disait que c'eût été faire injure à la Providence et frustrer les oiseaux, Bohémiens de l'air.

» Pauvres Bohémiens! les aimait-il! Il ne se lassait pas de leur raconter les mêmes choses que M. le curé; mais nous avions les oreilles trop hautes, et c'est folie que de vouloir faire remonter le torrent à sa source.

» Précipitez plutôt son cours, et qu'il engraisse ses ondes de ce qui se trouve sur son passage; mais que le cri des femmes et des enfants ne se mêle jamais à sa voix.

» C'est ce que recommandait Adam. Brave comme une épée, il ne portait même pas de couteau, et personne ne peut dire qu'il ait fait crier le chien d'un fusil.

» Plus rapide que la balle, sa main suffisait pour écarter tout ce qui s'opposait à sa volonté. Devant elle, l'homme le plus fort ne manquait jamais de disparaître.

» Une nuit, surpris pendant que nous longions la montagne d'Orisson, il se dégagea par un coup vigoureux qui envoya le douanier dans un abîme.

— « Ma pauvre femme ! mes pauvres enfants ! » cria le malheureux. Plus rapide que l'izard, Adam s'élance après lui et le retient par un effort suprême.

» A genoux devant lui, il ouvre l'habit du douanier, qui s'attend à sentir le froid de l'acier, et qui entend le bruit de l'or.

» Et cependant, c'était un douanier qui avait frappé son père, et plus d'une fois les douaniers diminuèrent sa troupe.

» Mais Adam était sans rancune ; vous allez le voir par ce qu'il fit pour l'évêque de Bayonne, qui l'avait excommunié.

» Sans cesse courbé sur les livres, monseigneur y avait pris un mal cruel, sans y trouver le remède qui pût le guérir.

» Comme un vase fêlé par l'âge, il perdait son sang, et, couché sur le côté, s'attendait à perdre bientôt la vie.

» Mais à Miranda est la vieille Catalina, que la mort respecte, en dépit des années qui la courbent jusqu'à terre.

» Catalina a des secrets qui ressusciteraient les morts, si les vivants n'avaient point une si grande frayeur de les voir revenir.

» J'allai la chercher jusqu'en Castille, et la conduisis à Bayonne, où nos amis de la contrebande l'introduisirent au palais.

» Deux jours après, Monseigneur, revêtu d'une chasuble étincelante d'or, chantait une messe d'actions de grâce, sans le moindre souvenir pour le prêtre interdit.

» Plus reconnaissante, Catalina m'a donné cette vieillesse qui vaut aujourd'hui au pauvre Pierre le peu de pain qui lui reste à manger.

— Pauvre Pierre, prends-en davantage, prends encore du lard, et mouille ta voix qui s'éteint d'un verre de ce vin généreux.

— Généreux il est vraiment, et de Peralta ; oui, c'est bien le même qu'Adam et moi nous allions chercher dans le bon temps, qui ne reviendra plus.

» Un jour, nous en avions beaucoup à porter de l'autre côté des Ports, et le temps pressait, car on sentait le douanier qui approchait.

» Fermin de Zabalo Zuazola conseille à son chef Adam de revêtir son surplis et de chanter du latin ; ses hommes porteront les outres dans une bière.

— Puissé-je y être mis moi-même plutôt que de souffrir une pareille profanation! En avant! et si quelqu'un tombe, c'est alors que je prierai.

» Quel brave capitaine qu'Adam, fils de Mendi! ce n'était pas lui qui aurait regardé à quelques hommes pour rendre la marchandise.

» On part en plein jour, au moment où, fatigués de veiller, les douaniers, retirés dans leur poste, se livrent au sommeil.

» En marche à la tête de son escorte, il gravit avec agilité les coteaux les plus rapides, franchit les plus profonds ravins et brave la fureur des torrents.

» Arrivé sur les bords d'un torrent, il veut boire, et se penche sur l'eau; mais l'ennemi, caché sous une roche creuse, s'élance et s'empare de lui.

» Non pas tout de suite, car Adam était roi dans l'eau comme sur la terre; mais les deux rives du torrent étaient gardées.

» Où conduira-t-on Adam? quels murs assez forts peuvent retenir captif le vautour du pays de Cize? Il n'est grille ni serrure qui puisse résister à son bec.

» Ils l'ont mis au château-fort de Lourdes, comme s'il eût été un perroquet et n'eût eu que sa langue pour se défendre, sans ailes pour s'envoler.

» Or, un jour qu'il se promenait sur les remparts, enveloppé de son manteau dans lequel il se fermait aux suppliantes ardeurs d'un vent violent soufflant du pays basque;

» Il les comprit enfin et ouvrit sa cape béarnaise à l'ami venu pour l'enlever.

» Suspendu à son manteau, dont il avait eu l'adresse de se faire des ailes, il se jette en bas des remparts sans balancer, et parvient heureusement, d'une hauteur prodigieuse, à toucher terre et sans se faire le moindre mal. Le surlendemain, il avait gagné la terre d'Espagne.

» Que dites-vous de cela, et qu'auriez-vous fait ensuite? Vous auriez regagné le pays : c'est ce qu'il fit; et vous auriez dit adieu à la contrebande : c'est ce qu'il ne fit pas.

» Il lui fallait la vie libre et aventureuse, et bien d'autres choses que je ne veux pas dire; et, sauf le respect que je dois à la compagnie, on ne prend pas de poule sans grain.

» Adam n'avait pas de grain, et depuis longtemps sa dent était habituée au pain cuit par les autres.

» Depuis mille ans, l'eau coule dans son chemin, et le loup, en voulant manger de l'herbe, a gagné le mal dont il est mort.

» Adam recommença la contrebande; mais les temps le étaient changés, et le fils de Mendi, qui l'était aussi, ne glissait plus avec la même gaieté le long des sentiers de la montagne.

» Une nuit que les étoiles avaient cédé la place aux ténèbres, et que la lumière des morts était allée éclairer les pâles habitants des pays d'en bas, Adam se coula

le long des remparts de Pampelune pour les escalader et y introduire de la contrebande;

» Mais de trahison ne peut nul se garder, et de faux frères avaient divulgué aux *carabineros* le plan de la marche arrêté dans cette occasion.

» Il tomba sanglant entre leurs mains et fut enfermé dans la citadelle, sous les verroux de ses noirs et humides cachots. Il y a trouvé la mort.

— Dis plutôt la vie, vieillard. »—Pierre Handi se tut, et le religieux continue son récit.

« En proie à la fièvre, Adam est porté sur son lit, et pendant que d'un côté un médecin panse ses plaies, de l'autre un prêtre penche vers lui une oreille miséricordieuse.

» Une femme courbée par l'âge, et dont les traits sont cachés par le voile monastique, vient à son tour prodiguer au prisonnier des potions salutaires et des paroles plus salutaires encore.

» Elle lui fait baiser son crucifix, qu'elle baise ensuite avec transport; on dit même qu'elle serra le blessé contre son cœur comme s'il eût été son fils, et qu'elle lui donna ce nom.

» O miracle de la grâce! Adam, revenu à la santé, ne se montra plus tel qu'il était autrefois : nouveau Manassès, les chaînes de la captivité l'avaient fait rentrer en lui-même.

» Les larmes amères et brûlantes de la pénitence sillonnent ses joues creuses et flétries par le jeûne, et

cependant il sent un bonheur qu'il ne connaissait plus depuis longtemps.

» Dans les transports de sa joie et de sa reconnaissance, il chante les miséricordes de Dieu, qui ne lui a ravi la liberté du corps que pour lui rendre celle de l'âme.

» Cependant, il peut recouvrer l'autre : des lettres royales expédiées de Madrid à l'alcaïd de la citadelle de Pampelune lui enjoignent de mettre Adam en liberté.

» La porte de son cachot s'ouvre. Adam lève les yeux et voit devant lui une femme qu'il ne connaissait que trop.

« Venez, lui dit-elle : la poutre tombée peut être » relevée, et la maison ne doit pas périr. Venez, on » vous attend. »

» Adam regarda la femme : elle était grande et belle, ses yeux noirs lançaient des flammes plus brillantes que celles de l'œil du jour, et de sa poitrine gonflée s'élevait comme une vapeur.

» Adam n'entend pas le reste de ses paroles : en proie à une espèce de vertige, il sent monter le long de son dos une tempête qui siffle à ses oreilles.

— Femme, où donc veux-tu me conduire? Le démon t'a-t-il envoyé ici pour réclamer sa proie? Crois-tu donc que la mesure de mes iniquités ne soit pas comblée?

» Loin de moi, serpent! Tu veux relever la tête contre moi? Une sainte femme, une mère te l'écrase. »

» Les portes sont ouvertes devant Adam : le roi d'Espagne est satisfait ; mais celui des cieux ne l'était pas encore, et le pécheur n'avait point achevé sa pénitence.

» Se considérant comme indigne de vivre dans le monde qu'il avait scandalisé pendant des années, il demanda et obtint de coucher sur la paille et de se nourrir du pain noir des prisonniers.

» Il ne tenait déjà plus à la vie que par le désir d'expier ses iniquités et ses crimes, dont il n'était plus seul à supporter le poids.

» Il ne cessait de les confesser au chapelain de la citadelle, jusqu'au moment où le digne prêtre, après avoir lui-même confessé ses fautes, ferma la bouche pour ne plus la rouvrir ici-bas.

» Que les desseins de Dieu sont incompréhensibles ! celui qui aime toujours à bâtir sur le néant et qui sait se servir des plus vils instruments pour la sanctification des âmes, voulut qu'Adam devînt l'apôtre des forçats.

» Il le fut pendant longtemps encore, envoyant des âmes à Dieu, comme pour témoigner de son retour au bien et plaider sa cause avec Margarita auprès du souverain juge.

» Quand le moment fut venu pour Adam de comparaître à son tribunal, ce fut un ange, n'en doutez pas, mes frères, qui le vint chercher.

» L'hôte des cieux le toucha de son aile, et le prêtre

pénitent mourut en exhalant l'odeur de l'encens que les Chérubins et les Séraphins, les trônes et les dominations brûlent devant l'Éternel [1].

[1] La fin de cette pièce est trop moderne; le caractère de la ballade a presque disparu. On reconnaît dans ce tableau édifiant de la pénitence d'Adam, aussi bien que dans quelques autres parties du récit, la main d'un prêtre.

V

BENITO ZUBIRI

Benito Zubiri est dans une forte prison ; quand il en sortira, une âme sera bien près de quitter la sienne.

Il n'en est pas plus triste pour cela, Benito Zubiri ; il bat du tambour sur la table, et siffle ainsi qu'un bouvreuil en cage.

Les soldats qui le gardent ne peuvent comprendre qu'un homme mort, ou peu s'en faut, se montre si bon vivant.

— Benito Zubiri, Benito Zubiri, dans trois jours tu vas faire la grimace et râler affreusement : est-ce pour cela que tu siffles si joyeusement, la bouche en cœur ?

— Seigneurs, je siffle, parce que je suis content de mourir, au-delà de tout ce que l'on peut dire.

« J'ai commis beaucoup de péchés, et je suis las du métier de bandit. D'ailleurs, notre destinée, à nous autres, est de mourir sur le fauteuil.

» Je tirerai la langue, c'est vrai, mais je ne mordrai personne, soyez-en bien sûrs, seigneurs, et vous encore moins que tout autre.

» Et puis, quand le garrot aura fait rentrer dans le cou la balle que j'ai reçue de mes père et mère et qui n'a jamais voulu sortir,

» On ne dira plus que je suis cagot, et j'entrerai dans le paradis par la grande porte [1]. »

— Comment? tu ne regrettes rien, Benito Zubiri? rien dans ce monde que tu vas bientôt quitter?

— Rien dans ce monde, seigneurs, que le plaisir de votre compagnie et les moyens de vous laisser à chacun une marque de souvenir.

— A quoi penses-tu maintenant, Benito Zubiri, en comptant ainsi sur tes doigts?

— Je pense à tout l'argent que j'ai enterré en Espagne pendant mes courses, je pense qu'il va se trouver sans maître.

— Et où as-tu mis cet argent, bon Benito? Est-il loin d'ici? Y en a-t-il beaucoup?

— Le plus gros dépôt est à Ecija en Andalousie : quatre-vingt trois onces dans une marmite de fer.

« A Ségovie, toute l'argenterie d'un comte et la collection de médailles d'or et d'argent d'un chanoine. »

[1] Apparemment Benito Zubiri était goîtreux, ce qui le faisait ranger parmi les cagots, classe de personnes autrefois proscrites par l'opinion publique et par les lois, et qui ne pouvaient entrer dans l'église que par une porte particulière.

— Est-ce là tout, Benito Zubiri? Les endroits que tu désignes sont bien loin, et comment y découvrir tes trésors?

— Oh! pour cela, rien de plus facile : j'ai fait des marques auxquelles un enfant même ne saurait se méprendre. Voulez-vous les connaître?

— Et le moyen d'aller à Ecija, Benito Zubiri? Le diable seul pourrait nous y transporter; mais il sera trop occupé avec toi.

» N'as-tu pas quelque cachette dans les provinces, où l'on puisse arriver promptement et sans trop de fatigue?

— Attendez. Mais non. C'est de l'argent étranger; d'ailleurs, il ne m'appartient pas à moi tout seul, et ce ne serait pas délicat.

— Des bêtises! Combien y a-t-il? où se trouve le dépôt? sont-ce des livres sterling anglaises ou des napoléons français?

— Attendez et ne me parlez pas tous à la fois : cent, cent-dix, cent-onze livres (oh! le bon or!) trente, trente-quatre napoléons.

— Et où, Benito? en quel endroit? comment reconnaître l'endroit? faut-il creuser bien profond?

— Un rien, seigneur, un rien. Je vous recommande la boîte, que j'ai promise à ma bonne amie. Si la clef est perdue, ne la brisez pas : je saurai l'ouvrir [1].

[1] Benito oublie que cette ouverture ne doit avoir lieu qu'après sa mort.

» Elle est en bois de citronnier, cerclée en cuivre, et il s'y trouve deux poignées qui rentrent dans le bois. »

— Il n'y en aura pas autant à ta bière, tu peux en être bien sûr, bourreau que tu es. Dis-nous où est la boîte et ne nous trompe pas.

— Vous tromper, seigneurs ! et pourquoi ? Je vais mourir, vous venez de me le dire, et je ne l'ai point oublié.

— La boîte ! la boîte. Si tu tardes encore, le chapelain va venir ; il te fera chanter et te donnera de l'eau bénite, tandis qu'avec nous tu auras un coup de bon vin.

— J'aimerais mieux que le saint homme le bût à la messe à la santé de mon âme, qui est toute joyeuse d'aller retrouver son créateur.

— Mais nous diras-tu où est la cassette ? tu sais bien que tu ne peux l'emporter avec toi dans l'autre monde, et nul ne saurait pénétrer auprès de toi.

— C'est juste : aussi vais-je vous dire mon secret. Connaissez-vous Pampelune et la place qui est au bout de la Taconera ?

« Prenez à droite la bajada de San Agustin, et suivez-la jusqu'à la place de Santa Cecilia. Là débouchent les rues de la Curia et de la Navarreria ; n'allez pas y entrer au moins.

» Inclinez un peu à gauche, comme si vous alliez au marché. Vous pouvez même traverser le marché, sauf à prendre ensuite à droite, et puis......

— Benito Zubiri, Benito Zubiri, tu te moques de nous. Comment veux-tu qu'avec ces indications nous nous retrouvions à Pampelune?

— C'est vrai, seigneurs : aussi vais-je vous indiquer une autre route beaucoup plus simple; si je me rappelle la première, c'est qu'elle passait sous les fenêtres d'une bien jolie fille.

» Prenez la rue de la Chapitela; arrivé sur la place de Santa Cecilia, allez toujours devant vous, jusqu'à ce que vous trouviez une espèce de *bodegon* [1].

» Là demeure une femme, la vieille Carmen, qui vous conduira volontiers à l'endroit où est enfoui le trésor, moyennant que vous lui en donniez sa part.

— Non, non, nous sommes déjà cinq, et pour peu que les parts soient proportionnées aux grades, ce que j'espère bien, quatre de nous auraient peu de chose.

» Qu'est-ce que c'est? j'ai entendu murmurer, je crois... Et puis, j'y pense, la vieille pourrait nous trahir ou nous voler.

» Faisons mieux, emmenons avec nous Benito Zubiri. N'est-ce pas, Benito, que tu voudras venir avec nous et que tu ne chercheras pas à t'échapper?

» Tu te ferais du tort dans notre estime et dans ta personne, qui pourrait bien arriver tant soit peu écornée au bourreau. »

— Ne parlez pas de cela, seigneurs, et si vous m'en

[1] Cabaret, bouchon.

croyez, vous me laisserez songer au salut de mon âme, la seule affaire qui me reste, Dieu merci. »

La nuit est noire, et l'on n'entend plus autour de la maison que les pas des sentinelles et les qui-vive qu'elles échangent de temps à autre.

La porte s'ouvre avec précaution, et les sentinelles s'écartent pour laisser passer des gens couverts de larges *sombreros* et enveloppés de manteaux.

Ils s'avancent sans bruit du côté de la Taconera, prennent la place del Castillo et la rue de la Chapitela, laissent à droite la fontaine de Santa Cecilia, et s'engagent dans la rue de la Navarreria et dans celle del Carmen.

Arrivés à la porte de France, ils en sortent et marchent pendant quelque temps dans la campagne, jusqu'à ce que Benito Zubiri leur ait dit : « C'est là. »

Ils s'arrêtent alors, et laissant deux d'entre eux à la garde du prisonnier, ils se mettent à creuser à l'endroit qui leur est désigné.

— Allons, Vasquez, courage! il me semble que j'ai entendu résonner quelque chose ; nous ne pouvons tarder à découvrir la cachette.

« Aie l'œil sur Benito Zubiri ; s'il parvenait à nous échapper, il nous serait peut-être plus difficile d'arriver à trouver la sienne.

— Benito Zubiri? fatigué du chemin, affaibli par ses fers et par le jeûne, il dort, pendant que Sevilla veille sur lui, prêt à éterniser son sommeil.

— Creuse, creuse, Vasquez : je viens de rencontrer une planche, il me semble bien que nous touchons au but.

— Entends-tu, Sevilla ? ils ont découvert la cachette : ne bouge pas ; tes camarades sont d'honnêtes gens incapables de diminuer ta part. »

Le sot s'est précipité vers la fosse, où rien n'avait été trouvé. Plus vite encore que lui, Benito Zubiri a tourné les talons.

Il court, il court, il fallait le voir courir, et cependant il était chargé d'une partie des armes de ses gardiens.

Et il riait, comme il riait ! Un autre qui aurait autant ri, serait certainement tombé et aurait roulé dans un précipice.

Benito Zubiri est dans une retraite sûre ; quand il en sortira, le diable sera bien près de quitter la sienne.

Il se remet enfin en campagne avec ses compagnons d'autrefois, et rencontre Sevilla, Vasquez et les leurs.

Ils étaient errants, sans armes, affaiblis par le jeûne et fatigués du chemin.

— Holà ! *cavalleros!* Parlez-moi donc un peu. Ne me reconnaissez-vous pas ? on dirait qu'à pleurer ma perte, vos yeux se sont affaiblis.

» Mais si c'est votre argent, vos armes que vous pleurez, on vous en donnera d'autres, quand vous serez bien sages.

» Cent-onze livres, ai-je dit ? et trente-quatre napo-

léons. Vous les trouverez, et plus encore, dans le coffre du courrier qui va passer.

» Commencez l'attaque, mes amis ; nous verrons si vous savez vous y prendre, et nous vous soutiendrons, s'il en est besoin.

» Bravo, bravo ! je vois que vous n'êtes pas toujours malheureux et que nous ferons quelque chose de vous, si vous êtes dociles.

» Dès aujourd'hui vous faites partie de ma troupe. Si vous travaillez bien, vous aurez de l'or ; si vous me trahissez, du plomb. »

Qui a composé cette chanson ? Benito Zubiri, qui est tombé une seconde fois entre les griffes du corrégidor et qui veut aider à faire sa complainte.

Benito Zubiri est dans une forte prison ; quand il en sortira, une âme sera bien près de quitter la sienne.

VI

LE FOSSOYEUR PAR AMOUR

Quel bon garçon que Batista Larréguy, Batista Larréguy de Menditte! Qui aurait un tel mari ne pourrait qu'être heureuse, qui aurait un tel ami n'en aurait pas besoin d'autre.

Il faut le voir le matin, sa veste sous le bras, allant résolument au travail, et, nullement fier, ôtant son béret à tous ceux qui passent, avec un souhait bienveillant.

Et le soir, quand un autre se retirerait d'un pas tardif et lent, mon Batista revient auprès de sa mère aussi droit, aussi leste que s'il n'eût pas travaillé comme trois tout le jour.

A la paume, on n'a jamais vu un pareil joueur. Il serait capable de la lancer de France en Espagne, puis de partir et d'arriver avant elle.

Fier comme un lion quand il faut jouer du bâton ferré et soutenir l'honneur du pays, Batista est doux

comme un mouton avec les femmes, les enfants et les vieillards : demandez à son père, à son aïeul, surtout à mademoiselle de Sainte-Claire.

Batista est riche et de noble race basque : depuis qu'Agna est revenue du couvent, il n'a eu des yeux, des pensées que pour elle, et il s'est bien promis de n'avoir jamais d'autre femme.

Le matin avant le jour, Batista court les forêts ou escalade la cime des arbres pour dénicher des oiseaux ou enlever les petits de l'izard, afin de les rapporter à son Agna.

Les plus beaux fruits de la Soule, les bagatelles les plus rares de Bayonne et de Pampelune, sont chez Agna. Qui les a apportés? Batista.

Il ne songe pas, le malheureux, que c'est lui qu'il devrait parer, parer comme un monsieur de la ville, pour toucher l'insensible Agna.

Pâle et mince, elle n'a point de goût pour le montagnard aux fortes jambes, aux larges pieds poudreux, au cou de taureau et aux traits brunis par l'air et le soleil.

Ce qu'elle rêve, c'est un citadin bien peigné, chaussé de fines bottes, ganté étroit et sachant faire avec aisance et grâce la révérence.

Ce qu'elle rêve, c'est un mari comme le jeune docteur de Saint-Jean, qui a vu Paris, où il vient d'étudier, et dont la voix harmonieuse dit à Agna des choses qui la troublent délicieusement.

Batista, lui, ne sait point tourner un compliment.

Le soir, il s'embusque dans un coin en vue de la maison d'Agna, et là, muet et palpitant d'espoir, il attend le moment de voir son étoile.

Lui arrive-t-il de rencontrer Mademoiselle de Sainte-Claire sur un chemin ou sur le pas de sa porte, elle baisse les yeux ou feint de ne pas voir le pauvre Batista.

Mais que le pas d'un cheval ou que la voix du docteur se fasse entendre, le regard d'Agna se lève, sa joue pâle se colore, et son sein se gonfle brusquement.

Batista a vu tout cela, et le chagrin le dévore; la nuit, il se lève pour pleurer en secret; vingt fois il s'est promis de renoncer à Agna, et vingt fois il s'est donné tort et accablé d'injures.

Il maudit l'heure où sa funeste passion a pris naissance, et jure de renoncer à Agna; mais les pères se sont vus, et, se donnant la main, ont accordé leurs enfants.

Le jour est enfin venu : Batista, plein d'espoir, s'apprête à emprisonner son corps dans de beaux habits, et son cœur dans les liens du mariage, quand un bruit imprévu vient faire taire la cloche déjà en branle.

Agna est mourante, Agna sera bientôt morte. Rentrez chez vous, gens de la noce : elle n'aura pas lieu. Qui va chercher le recteur? Qui va chercher le médecin?

Le recteur est tout près; mais le médecin est à trois lieues d'ici, la nuit est noire, la neige couvre les ports, et les douaniers veillent, prêts à servir un coup de fusil au voyageur courant dans la montagne.

Batista paraît, il veut partir ; ne lui dites rien : il a parlé ; qui, à le voir inquiet, agité, oserait s'opposer à son dessein ? qui, d'ailleurs, le saurait mieux accomplir ?

Il est parti. Rochers, fondrières, buissons, torrents, rien ne lui fait obstacle : il court, il vole ; la bise qui lui coupe la figure, la neige qui s'attache à ses pieds, peuvent à peine rafraîchir son sang.

— Docteur, monsieur le docteur, levez-vous, de grâce levez-vous. Ce n'est pas un malfaiteur qui veut vous attirer dans un piége : c'est mademoiselle de Sainte-Claire qui se meurt.

« Je vous en prie en grâce, monsieur le docteur, venez tout de suite, et vous me bénirez plus tard. Voulez-vous que je selle votre cheval ? faut-il vous porter, je suis prêt.

» Vous me connaissez bien : je suis Batista Larréguy, de Menditte ; mais dans un moment, bon docteur, vous me connaîtrez davantage.

» Maintenant, en route. Où allons-nous ? Chez mademoiselle de Sainte-Claire ; gravement malade par vous, oui, par vous, docteur, c'est par vous qu'elle doit guérir.

» Vous n'êtes pas riche, docteur, et vous aurez arpenté bien des lieues de terrain avant d'en avoir acquis quelques toises qui vous appartiennent. Un de ces jours, en voulant guérir les maux des autres, vous en gagnerez un qui vous enverra rejoindre vos pères.

» Demandez mademoiselle de Sainte-Claire ; elle vous

aime, je le sais. Guérissez-la de la fièvre qui la mine, je la guérirai de ma présence, qui en est la cause. Elle ne me verra plus.

» Dites-lui tout cela, docteur, vous qui parlez si bien ; dites-le à son père et au mien, et soignez-le bien dans ses vieux jours, de sorte qu'en rendant la vie à l'ingrate Agna, je ne me rende pas coupable de la mort du vieillard.

» Pour tout cela, docteur, je veux vous payer d'avance, afin que rien ne vienne s'opposer à l'accomplissement de mon idée. » — Et fouillant à sa ceinture, il y prit des rouleaux d'or, qu'il mit aux mains du médecin interdit.

Batista était arrivé aux premières maisons du village, il lâcha la bride du cheval de son compagnon ; et avant que le docteur pût se remettre de sa surprise, le montagnard avait repris le chemin de l'Espagne.

Quel bon garçon que Batista Larréguy, Batista Larréguy, de Menditte ? Qui aurait un tel mari ne pourrait qu'être heureuse, qui aurait un tel ami n'en aurait pas besoin d'autre.

Personne, hélas ! ne l'aura pour mari dans le pays des Basques, et ses nombreux amis auront le temps de l'oublier, car il est allé bien loin et ne reviendra plus que pour mourir.

Mademoiselle de Sainte-Claire est aussi partie avec son mari pour la maison conjugale, où le bonheur et la santé qui l'avaient escortée ne devaient plus la quitter.

Ils s'envolèrent trop tôt, et laissèrent la pauvre Agna en proie au regret d'avoir préféré le pavot, fleur éclatante, tête sonore et vide, à la modeste pomme grise de Menditte.

Douce palombe de la Soule, privée d'un compagnon de cœur, tu devais mourir : le docteur qui une fois a guéri ton corps et ton âme, n'a plus d'empire ni sur l'un ni sur l'autre.

Ton âme va remonter au ciel ; mais ton corps, ce corps blanc et pâle, pareil à celui des anges représentés à droite et à gauche de l'autel, dans l'église de ton village ;

Il appartient à la terre et au fossoyeur, qui l'étendra, peut-être en maugréant, sur son lit funèbre, où nul ne viendra verser des pleurs.

Déjà le vieux Domingo se frotte les mains en pensant à la somme qui y tombera quand il aura fini son travail, et il les chauffe au feu de débris de cercueils qu'il caresse du regard.

Poussant du pied la porte, qui cède comme si elle en était faite, un homme entre brusquement, et posant sur la table du vieillard un sac d'or :

— Combien, Domingo, veux-tu me céder ta place de fossoyeur dès à présent et pour toujours ? Je te l'achète.

— Ma place de fossoyeur, dites-vous ? c'est le lot d'un pauvre diable, et cependant elle n'aura jamais été plus fructueuse que demain. On enterre la femme du docteur, et...

— Je le sais. Combien veux-tu me céder ta place de fossoyeur dès à présent et pour toujours? Je te l'achète.

— Je vous assure qu'elle vaut gros. Souvent on trouve en terre des croix et des pendants d'oreilles, et puis l'on n'a plus frayeur de la mort en vivant parmi ceux qu'elle a frappés.

— Réponds, ou tu en vas augmenter le nombre. Combien veux-tu me céder ta place de fossoyeur dès à présent et pour toujours?

— Mille écus. — Les voici; » et le vieillard, après avoir compté la somme, sortit avec l'étranger pour l'installer dans ses nouvelles fonctions.

Il tremblait bien fort en les exerçant le lendemain pour mademoiselle de Sainte-Claire; et ce n'était pas de froid, car l'eau dégouttait partout de son visage.

Les yeux des assistants n'auraient point été voilés par les larmes et ceux du curé affaiblis par l'âge, qu'on eût été en droit de s'étonner du travail de cet homme.

Il reçut la bière dans ses bras, la serra fortement contre sa poitrine, poussa un sourd gémissement, et quand les assistants répandirent de l'eau bénite sur la fosse béante, elle était déjà mouillée.

Depuis ce temps-là il ne se passe point un seul jour sans que le fossoyeur étranger ne vienne remuer la terre qui recouvre mademoiselle de Sainte-Claire; il la couvre des fleurs qu'elle aimait.

Il y a planté des cyprès, et il se plaît à passer de longues heures assis à leur ombre, écoutant le vent qui pleure ou la tourterelle qui gémit.

On dit aussi (que ne dit-on pas?) qu'on l'a vu couché sur la terre et tenant des discours qui paraissaient des réponses et de douces plaintes, où revenait souvent le nom de Batista.

VII

LE RETOUR AU PAYS

A une fenètre ornée de rideaux de soie plus beaux cent fois que ceux de l'église de Mauléon en Soule, Catalina la Basquaise, négligemment accoudée sur du velours, demande un peu de chaude vie au soleil de Paris, aussi pâle qu'elle.

A qui sourit-elle ainsi, comme une jeune mariée qui se souvient? Est-ce aux tièdes baisers du vainqueur de l'hiver, aux caresses du vent du midi?

Non, c'est à de jeunes hommes qui passent à cheval et qui la saluent familièrement de la main sans ôter leur chapeau.

Catalina la Basquaise fixe sur eux des yeux assurés, sans jamais les baisser, ce que ferait une honnête fille.

Pourtant elle vient de les fermer, une vive rougeur colore ses joues pâles, et, toute tremblante, elle se rejette en arrière.

Qu'as-tu donc vu, Catalina, pour te troubler ainsi? Quel objet inattendu est venu aggraver ton mal?

— Voyez-vous là-bas ce béret qui passe? Pyrénées, ô mon pays! comment ai-je pu vous oublier ainsi?

« Ramenez-moi au pays, que je le revoie encore avant de mourir!

» Portez-moi dans la maison paternelle, où j'ai passé mes premières années sous l'œil toujours ouvert de ma pauvre mère, maintenant fermé pour toujours.

» Couchez-moi dans le lit où elle est morte : c'est là que je suis née, là que je veux mourir.

» Mourir, falloir mourir! O mon Dieu! faites que je ne meure pas, faites que je retrouve la vie là où je l'ai reçue.

» Le printemps est venu, le ciel respire sans colère, et partout les arbres sont blancs d'espérances.

» Frissonnant de plaisir, les peupliers du chemin s'inclinent à mon approche, comme des frères à la rencontre d'une sœur depuis longtemps attendue.

» Le rossignol chante dans l'aubépine, tout renaît, jusqu'à la rose dans le champ des morts.

» Les lamentations y ont cessé, on n'entend plus que le refrain des faucheurs dans la campagne, ou la cloche du village qui annonce joyeusement une arrivée dans ce monde, après avoir pleuré tant de départs.

» Portez-moi dans la maison paternelle, où j'ai passé mes premières années sous l'œil toujours ouvert de ma pauvre mère, maintenant fermé pour toujours.

» Couchez-moi dans le lit où elle est morte : c'est là que je suis née, c'est là que je veux mourir.

» Déjà j'entends le forgeron battant gaîment son fer, comme autrefois Allandé quand il m'avait vue le matin.

» C'est lui, il n'a pas changé. Est-ce là sa compagne? Elle est forte et brune; cette fois, Allandé, tu ne t'es pas trompé.

» Laissez-moi regarder ces enfants, dont une autre est la mère. Comme eux, moi aussi, j'en avais une qui me faisait marcher en soutenant mes pas, me préparait la méture et me donnait à boire dans sa tasse.

» Quel bonheur d'y savourer de l'eau fraîche de la fontaine, et de faire dans cette pauvre maison un mauvais repas!

» La fumée épaisse qui s'en exhale monte lentement et se déroule comme un crêpe sur le ciel.

» Elle a noirci ton visage, Allandé, pendant que le soleil, à force de luire sur ta barbe, a commencé à en dissiper l'obscurité.

» Mais de même qu'à chaque instant celle de ta forge disparaît devant un jet de flamme ou l'éclat du fer embrasé,

» Ta face de bronze s'éclaire de bonheur quand ton œil rencontre tes enfants que nourrit ton travail, en attendant qu'ils travaillent avec toi, puis à ta place.

» Portez-moi dans la maison paternelle, où j'ai passé mes premières années,

» Sous l'œil toujours ouvert de ma pauvre mère, maintenant fermé pour toujours.

» Couchez-moi dans le lit où elle est morte : c'est là que je suis née, là que je veux mourir.

» Le sommeil vient m'y trouver. Sommeil, doux sommeil! sois le bienvenu, si tu laisses à la porte les mauvais rêves de ma vie.

» C'est l'heure où les morts sortent de leurs tombeaux et mêlent leur voix cassée aux plaintes du gave et du vent.

» Écoutez! j'entends chanter une chanson basque, que mon père répétait autrefois pour m'endormir :

Pourquoi, mon enfant, — Quitter votre tendre père? — De quoi vous plaignez-vous, — Mon bien-aimé fils? — Pourquoi me demandez-vous — Votre liberté?

. . . .

. . . .

Qui vous a séduit? — Qui vous a fait prendre ce parti? — Laissez ce dessein, — Croyez votre père; — A celui qui vous donne ce conseil, — Ne prêtez pas l'oreille [1].

» Hélas! il est trop tard. Demandez plutôt au tor-

[1] Certaco, ene haurra,
Quita aita samurra?
Certaz çare errenkura,
Ene seme maitea?
Certaco dautaçu galdeiten
Çure libertatea?
. . . .
. . . .
Norc çaitu lilluratu?
Norc, haura, hortaratu?
Utz çaçu dessein hori;
Sinhets çaçu aita.
Conseilu horien emaileari,
Ez beharria presta.

rent, dont la voix, père, éteint parfois la vôtre, de remonter à sa source et d'y demeurer endormi.

L'enfant part. — Le bon père tristement : — « Vous allez donc, dit-il, — Pour toujours loin de moi ? — Vous me laissez d'une cruelle blessure. — Frappé au cœur [1]. »

» Cruellement souffre le mien. Fends-toi, rocher, laisse couler ton eau bienfaisante sur le feu qui me consume.

L'ingrat enfant s'éloigne, — Abandonnant son père. — « Où êtes-vous, s'écrie-t-il, — Mes jeunes compagnons ? — J'en ai pour tout le monde ; — Donnons-nous des plaisirs. »

Il quitte son pays — Sans peine et sans pleurs, — Il court de ville en ville, — Oubliant sa maison ; — Rien ne peut l'arracher — Des plaisirs immondes [2].

» Père, comme l'enfant prodigue, j'ai quitté ta maison ; dans la nuit de mon cœur, j'ai suivi un feu follet qui m'a conduit dans les marais.

[1] Abiatzen da haurra.
Triste aita samurra :
« Baçoaz beraz, dio,
Seculacotz ni ganic ?
Uzten nauçu çauri mina
Bihotzean emanic ! »

[2] Badoa haur ingrata
Utziric bere aita :
« Non çarete, oihuz dio,
Ene gazte lagunac ?
Nic badut gucientzat,
Detzagun har placerac. »

Partitzen da herritic,
Ez nigarric hargatic ;
Baidabila herriz herri
Etchea ahantziric ;
Deusec ecin khen decake
Placer cikinetaric.

« Je vais, je pars ; — Que Dieu me soit en aide ! — Le plus tendre des pères, — Lui dirai-je en criant, — Je suis coupable envers vous — Et envers mon père céleste. »

Il se lève, il arrive — Aux environs de sa maison ; — Le père désolé — L'aperçoit de loin. — Aussitôt, plein de pitié, — Il va à sa rencontre [1].

» Oh ! viens, je t'attends. Vous qui entourez mon lit, regardez du côté du cimetière ; dites, ne le voyez-vous pas venir ?

— Nous ne voyons que le vieux fossoyeur qui attend en regardant couler le torrent, dont les flots vont sans cesse à la mer, comme les générations à la mort.

— Je n'entends plus que le bruit de l'eau sur les roches, et les lamentations du vent qui court éperdu le long des flancs de la montagne.

» Gémis, souffle du nord, si loin de ton pays ; tu ne saurais pleurer autant que moi, qui n'y suis rentrée que pour mourir.

» Revenue pour rejoindre les miens, je ne les retrouverai pas même dans la mort. Mon père me pardonnerait, le souverain juge me condamne.

» *Coblacari* [2], prépare ta complainte sur mon mal-

[1] « Banoa, partitzen naiz ;
Dudan Jauna lagun maiz !
Aitetan den samurrena,
Diot oihuz erranen :
Çure hobendun naiz, eta
Aita cerucoaren. »

Alchatzen da, heldu da
Etche ingurutarat.
Aita doloratuac du
Urrundican ikusten.
Urricalmenduz betheric
Bidera çayo yausten.

[2] *Coblacari,* espagnol *coplero,* barde, poète.

heureux sort; mais elle est faite. Écoutez tous, je vais la chanter :

Le pécheur, à l'heure de sa mort, — Environné de chagrin, se trouve dans son lit. — Destiné pour la gloire du ciel, — Il est attendu dans les enfers.

N'est-il donc pas bien pénible et douloureux — D'aller au feu à la fleur de l'âge? — Mis au monde pour me sauver, — Adieu, ciel et terre, je descends dans l'enfer.

Là sont les parents et amis. — Le mourant dit en tremblant, — Grinçant les dents, ouvrant les yeux, — Qu'il a foulé aux pieds les paroles des ministres de la vérité.

La chambre est pleine d'amis; — Mais ils ne peuvent rien pour lui. — La mort est son adversaire, l'envoyé du Seigneur. — Nul n'a de force pour arrêter sa marche.

« Si j'avais le temps, je me confesserais. — Hâtez-vous d'aller chercher un prêtre, — Et prenez exemple sur moi : — Voyez les suites funestes du péché [1]. »

[1] Triste bekatorea azken orenean
Changrinez beztituric dago bere ohean,
Orai sarthu beharra ceruco lorian
Haren beguira daudez ifernu gorrian.

Ez da bada pena eta dolorea
Adinic ederrenean sutarat yoaitea?
Jaincoac salbatzeco emana mundurat
Adios ceru-lurrac banoa ifernurat.

Han dire ahaideac eta adiskideac;
Ikharaturic dio eri bekatoreac,
Hortzac carrascatuz çabalduz beguiac,
Osticatu dituela ministroen eguiac.

Cambera bethea da adiskidetaric ;
Bainan harentzat ez da hetan fagoreric.
Herioa du partida Jaunac egorriric,
Haren guibelatzeco nihorc ezdu indarric.

Dembora balimbanu confessa nintake.
Ministro baten cherca laster eguiçue,
Eta nitan exemplu harc çuec ere.
Bekatuan bicitzeac cer duen ondore

VIII

LA LÉGENDE DU SEIGNEUR D'URRUTY

Première partie.

Aux jours brûlants de la canicule, la Navarre est un purgatoire quand on vient de l'enfer des Castilles ; mais la Soule est un véritable paradis réservé aux seuls Basques.

Qui vient les y troubler ? Pourquoi sur la montagne ce reflet menaçant de l'acier, cette figure noire comme de la poix fondue? Serait-ce Roland prenant enfin sa revanche et ramenant le Calife prisonnier ?

Serait-ce un merino d'outre-ports escortant quelque Bohémien à la noire figure, qu'il vient d'arrêter, ou guidé dans sa marche par un des charbonniers de la forêt ? Vous qui passez par la route, dites-le-moi ?

C'est le jeune maître d'Urruty qui revient de la croisade d'outre-mer. Il est accompagné d'un noir mé-

créant, revêtu d'un manteau blanc, comme un moine de Saint-Benoît..

Plus d'un passant le prenant pour tel, s'est agenouillé pieusement devant lui ; puis, aux paroles étranges, aux éclats de rire qu'il entendait, relevant la tête, il s'enfuyait en se signant.

En voici venir un. Aveuglé par le soleil, qui joue dans les arbres avant de se coucher, il s'avance les yeux fixés à terre ; il ne voit rien ; mais il entend une voix qui s'adresse à lui en bon langage chrétien, en pur escuara :

— *Etcheco jauna*[1], d'où viens-tu? où vas-tu? Pourquoi avec la chaleur qu'il fait, marcher si vite? connais-tu la dame d'Urruty, et peux-tu m'en donner des nouvelles?

— Je viens de son château d'Aussurucq, qui ne mérite guère plus ce nom ; car il est ruiné comme la famille dont il était le siége depuis des siècles.

» Le père et le fils sont partis, d'abord le père pour le pays d'où l'on ne revient jamais, puis le fils pour des contrées dont on ne revient pas toujours. Comme si elle eût tenté de les suivre, la grande tour est tombée en gémissant.

» Les serviteurs épouvantés ont alors pris la fuite, et les voisins sont accourus ; tous ont fait main-basse sur les objets de prix, sans doute pour les restituer au

[1] Mot à mot, *maître de maison.*

maître d'Urruty quand il reviendra relever son blason tombé et le redorer avec l'or d'outre-mer.

» Quel jour pour le château d'Aussurucq! Hier j'y ai conduit le prieur de Roncevaux, qui vient de faire ses rentrées. Je vais prévenir qu'on le vienne chercher en force; car avec les *almogavares* [1] qui rôdent dans la montagne, il craint pour ses deniers.

— Nombreux, nombreux sont les maraudeurs au col de Roncevaux. Ils attendent le prieur, et s'ils te rencontrent, tu paieras pour lui, quoique bien pauvrement, je crains.

Et le maître d'Urruty de tendre au messager une pièce d'argent que celui-ci porte à ses lèvres, comme pour indiquer l'usage qu'il veut en faire. La *venta* où il entre, de trois jours il n'en sortira.

Toujours suivi de son noir acolyte, le maître reprend sa marche de plus belle. Il se parle tout bas à lui-même, il s'agite, et s'essuie le front comme pour en chasser une idée qui l'obsède.

Arrivé à Aussurucq, il ne s'incline pas devant l'église où il a été baptisé, il n'a point de prières pour le bon seigneur son père, enterré non loin de là.

Il ne songe point à sa mère qui est là demandant à tous les bruits s'ils lui annoncent le retour de son fils bien-aimé. Il ne prête point l'oreille au chant d'une

[1] Espèce de bandouliers, que l'on trouve nommés, dès le XIIIe siècle, dans les comptes de Navarre.

vieille femme qui l'a vu naître et qui peut-être l'a bercé.

Le prieur, le prieur! c'est au prieur qu'il pense, ou plutôt à ses deniers. Quelle vie charmante si on les tenait! on n'aurait rien à envier au roi de France.

— A ce détour, voici la porte du château. Arrête-toi là, Ibrahim; voile ta face maudite, comme si la lèpre s'y fût établie, accroupis-toi dans un coin comme une bohémienne, et ne viens à moi que lorsque tu entendras ma voix.

» Toi, bon portier, annonce à ta maîtresse qu'un écuyer venu d'outre-mer lui apporte des nouvelles de son fils, le maître d'Urruty, et quelles qu'elles puissent être, fais qu'elles me vaillent un repas dont j'ai grand besoin.

— Soyez le bienvenu, seigneur! et suivez-moi. Nul ne saura mieux vous annoncer que vous-même, et vous ne viendrez jamais trop tôt si vous nous apportez de bonnes nouvelles.

La dame d'Urruty était à table avec le prieur de Saint-Jean : — Dieu garde vos dignes personnes et vous dispose à écouter des nouvelles d'outre-mer, de la bouche de quelqu'un qui en vient!

— Parle et ne dis que la vérité; surtout, si tu sais quelque chose du maître d'Urruty, conte-le-nous promptement : tu as devant les yeux sa mère et son oncle.

— Que ne peut-il les voir, le digne seigneur; mais hélas! il est prisonnier aux mains des Sarrazins, et s'il n'est racheté, il mourra bientôt, je vous le dis.

A ces mots, le faux écuyer jette un regard sur la dame, et celle-ci, joignant les mains en signe de consternation, lève les yeux sur le prieur, qui les baisse d'un air embarrassé.

— Je vous le dis, il mourra bientôt, si je n'apporte promptement pour sa rançon une somme de trois mille livres en bonne monnaie, quelle qu'elle soit.

— Et où trouver une aussi grosse somme, bon Dieu! Quand mon fils est parti, il fuyait plutôt les juifs qu'il n'allait chercher les Sarrazins, et la mort de son père, en épuisant mes ressources, m'a laissée en proie aux entreprises de nos voisins.

— Où trouver trois mille livres, grand Dieu? ce n'est pas moi qui le tenterais, pauvre moine qui n'ai rien en propre, rien que des prières et une confiance sans bornes envers Celui qui tira Daniel de la fosse aux lions.

— Mais comment, savant et discret prieur, tirerez-vous votre neveu des griffes des païens, s'il devient païen lui-même, s'il renie sa foi?

La dame d'Urruty et le prieur accueillent chacun par un signe de croix et par une oraison mentale cette affreuse perspective, et la parole reste longtemps emprisonnée dans leur gorge.

— Miséricorde! s'écrie enfin le prieur avec effort, c'est le fils de ma sœur; mais puisse-t-il mourir avant de devenir la proie du démon.

Le faux écuyer se leva vivement :

— Moine avare et dénaturé, s'écria-t-il avec violence,

c'est toi qui vas mourir et le diable t'emportera.

A ces mots, s'élançant vers la fenêtre, qui était ouverte, il fait entendre quelques mots étranges, suivis bientôt du bruit de pas précipités dans l'escalier.

La porte s'ouvrit et une figure noire, hideuse, se montra à l'entrée de la salle, dont tous les domestiques avaient été éloignés.

Le prieur de Roncevaux tomba à la renverse avec un sourd gémissement. Son neveu et l'Ethiopien s'élancent sur lui et lui enlèvent sa robe, plutôt pour s'emparer de sa ceinture que pour le secourir.

Glacée d'épouvante, la dame d'Urruty veut appeler à l'aide : une main de fer, au lieu de la soutenir, la force à se rasseoir et se pose sur sa bouche.

Au silence qui succéda à cette scène d'épouvante, on eût cru qu'il y avait deux morts et deux vivants, si l'on peut donner ce dernier nom au diable.

Le prieur était bien mort, mort de saisissement; mais la dame d'Urruty avait résisté et cherchait à surmonter son trouble.

— Arrière, Satan! mon frère était un saint homme. Si tu es l'ennemi de tout bien, pourquoi la croix qu'il porte ne t'a-t-il point mis en fuite?

» Et vous, qui que vous soyez, laissez-moi appeler du secours. Ne voyez-vous pas que si je n'appelle personne, vous serez accusé de l'avoir assassiné? Fuyez.

— Je ne fuirai point, car je suis ici chez moi, je suis le maître d'Urruty. Et ne dites rien de ce qui s'est

passé ce soir, autrement je dirais que j'ai voulu venger l'honneur de mon nom outragé par un moine. »

Comme si elle eût été piquée par une vipère, la dame d'Urruty se dressa de toute sa hauteur sans prononcer une parole; seulement, aux mouvements de ses lèvres, on eût vu qu'elle maudissait quelqu'un.

Elle s'élança ensuite par la fenêtre dans le ruisseau qui baigne le pied du château, et le lendemain, du digne prieur et de la bonne dame, il ne restait pas même le parfum d'une sainte vie et d'une mort imméritée.

IX

LA LÉGENDE DU SEIGNEUR D'URRUTY

Deuxième partie.

Le seigneur d'Urruty est dans son château d'Aussurucq ; il a des serviteurs et des hommes d'armes, des chevaux, des chiens et des oiseaux, du blé, du maïs et du vin ; mais il n'a pas la grâce de Dieu.

Redouté de ses voisins, qui font le signe de la croix en le voyant passer comme une tempête sur son cheval noir amené d'outre-mer, il ne sait pas ce que c'est que la crainte, pas même, hélas! la crainte de Dieu.

Pourtant, à l'heure où Celui qui voit d'en haut rend ses jugements, pendant le silence et l'horreur des sombres nuits, le seigneur d'Urruty s'éveille parfois au murmure du vent, et croit entendre des plaintes, qui s'éteignent dans le bruit du torrent.

Il se souvient alors; et si la lumière des morts, se dégageant de son linceul, luit un instant sur ses rideaux; si l'air, se frayant un passage à travers quelque fente, les agite, il lui semble que sa mère vient le visiter et que le passé va renaître.

Il pousse alors une lamentation profonde; son chien favori se dresse sur le lit de son maître en lui répondant par un hurlement lugubre; la sentinelle de la tour craignant quelque surprise, témoigne en soufflant doucement dans sa corne qu'elle est sur ses gardes, et prête à bien faire.

Et la dame d'Urruty? Réveillée en sursaut, elle se lève sur son séant, et, au moment de s'écrier, elle s'arrête; la main fortement appuyée sur son cœur, elle en contient les battements : pauvre feuille qu'un peu de vent sèche et mouille, et qui a essuyé bien des tempêtes!

Que le retour de la lumière est doux à l'homme pour lequel la nuit est sans repos! Au chant des oiseaux qui s'éveillent, il se rit des fantômes de ses rêves, il s'empresse de se mêler aux réalités de la vie et de chercher la société de ses semblables.

Le seigneur d'Urruty les évite. Il vit seul, ainsi qu'un cagot, ou plutôt comme si tout le monde l'était. Il n'invoque jamais Dieu ni sa mère, et pendant que la dame son épouse prie Dieu pour elle et pour lui au pied des autels, le mécréant va caresser son cheval ou ses chiens.

Le moment du repas venu, vous croiriez que sa noble compagne et ses serviteurs vont prendre place à la

même table au-dessous de lui. Point du tout. La porte du chenil s'ouvre, et d'impurs animaux viennent prendre la place qui appartient à des chrétiens.

Assis à l'extrémité de la table, il distribue le pain et la viande avec une libéralité que les pauvres n'ont jamais éprouvée. Tout en mangeant lui-même, il regarde manger ses compagnons à quatre pieds, et maintient l'ordre parmi eux.

Un d'eux s'avance-t-il trop près d'un plat, ou menace-t-il la pitance d'un voisin, le maître, saisissant un petit bâton placé à côté de son écuelle, se penche vers le coupable et le punit à l'instant même.

Malheur alors au mendiant qui vient réclamer sa part du festin en invoquant le saint nom de Dieu! Entouré de chiens qui le flairent d'une manière inquiétante, plus effrayé encore de l'air sinistre du maître, il s'empresse de détaler en laissant une partie de ses haillons.

C'était au commencement d'avril, au temps doux et gai où les oiseaux recommencent à chanter. Alors les pèlerins, en quête de leur salut, se mettent en route pour le B. Saint-Jacques de Compostelle, et charment par de pieux couplets l'ennui du voyage.

Il faut les entendre prolongeant indéfiniment leurs cadences, et souvent se répondant l'un à l'autre. Charmé, le berger reste immobile appuyé sur sa houlette, et le chasseur prêt à tirer sa flèche contre quelque animal, s'arrête comme s'il eût été frappé lui-même.

Arrivé à la porte de quelque château, de quelque maison de bonne apparence, le pèlerin entonne son chant le plus doux, le plus humble : il a froid, il a faim, et les portiers, plus encore que les maîtres, sont durs pour les pauvres gens.

Celui qui, dans un jour néfaste, se présenta à la porte du manoir d'Aussurucq, dut espérer un accueil hospitalier ; car nul ne s'opposa à son entrée, et une femme d'une figure céleste lui sourit d'un air de bienveillance.

C'est la dame d'Urruty. A côté d'elle, vous verriez un serviteur chargé d'une corbeille couverte d'une toile, et, plus loin, dans l'attitude du respect et de l'embarras, un jeune homme aux yeux bleus, aux cheveux blonds, aux oreilles pendantes terminées comme par une cerise.

— Bon pèlerin, entre dans la cuisine, prends place près du foyer ; ferme tes yeux à ce que tu pourras voir et ton esprit aux jugements téméraires, et n'ouvre la bouche que pour vider l'écuelle qui sera placée devant toi. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

— Qui parle de seigneur ? il n'y en a pas ici d'autre que moi.

Et la voix qui prononçait ces paroles paraissait si menaçante, que la porte, roulant en gémissant sur ses gonds, recula épouvantée, et s'ouvrit aux regards de la châtelaine, du jeune cagot et du pèlerin.

Le seigneur d'Urruty ne fit d'abord attention qu'à

lui. Saisissant par la patte un quartier de chevreuil, qu'il s'était fait servir en dépit de la défense de notre sainte Mère l'Eglise, il le lance au serviteur de Dieu, espérant sans doute l'entraîner avec lui dans son crime.

Vaine espérance! Le pèlerin croise son bâton devant lui, et le mets défendu tombe aux dents des hôtes impurs de la salle baroniale, succulent avant-goût du repas que la justice de Dieu leur ménage avant peu.

— Tue, tue, Briffaud! Mange, mange, Tervagant! A toi, Moreau, diable d'enfer.

Et les chiens de s'élancer au dehors, aboyant et cherchant quelqu'un qu'ils puissent dévorer.

Expert à se défendre de ces attaques, dont n'ont rien à craindre la dame d'Urruty et ses gens, le pèlerin brandit vaillamment son bâton, tout en adressant une fervente prière à Dieu pour son persécuteur.

Les chiens s'élancent alors sur le jeune homme aux yeux d'azur. Il fuit comme un cerf, les chiens le poursuivent de même, il fuit, il fuit encore, il fuit toujours, et nul ne songe à voler à son secours, à rappeler les chiens; car c'est un cagot.

Un cagot est un être créé et mis au monde pour la perdition des autres. Sa parole empoisonne les âmes, son haleine tue les vivants, et à son contact les morts s'agiteraient douloureusement dans leur bière. Dieu nous garde des cagots!

Avec cela, ils taillent le bois comme par enchante-

ment, ils montent d'un pied assuré sur le faîte des maisons, et la toile sortie de leurs mains est digne de figurer sur les autels.

Petiri le cagot est venu demander au château du fil pour en tisser; et la dame d'Urruty lui avait préparé le lin nécessaire à son travail. A côté, dans la même corbeille, se trouvaient du pain et du fromage pour le réprouvé et pour sa vieille mère Johanna.

— Femme, qu'est-ce que cela? Et le seigneur d'Urruty soulevait la toile du bout du bâton dont il corrigeait ses chiens, prêt à traiter de même quiconque lui eût désobéi. Son regard était fixe et menaçant, et sa parole brève.

— C'est du fil pour Petiri, que vos chiens, seigneur, ont mis en fuite; c'est le fil que j'ai fait pendant tout l'hiver, et que Johanna attend pour en tisser de la toile. Vous en avez besoin et il ne vous sera fait aucun tort. »

Le seigneur d'Urruty sourit d'un air sinistre.— Courez, arrêtez les chiens, ramenez Petiri, et donnez-lui ce que votre maîtresse avait préparé pour lui. Il faut que tout le monde vive, et que ma toile soit faite.

— « La toile sera faite, et son maître n'en portera jamais d'autre. » Qui a dit cela? Le pèlerin, sans doute; mais on ne l'a pas revu; et l'on apporte Petiri la tête penchée, la face livide, escorté de chiens qui tirent la langue et se lèchent les lèvres.

— Ces ribauds de chiens auront étranglé le paillard : je ne les baiserai d'un mois. Vous autres, rapportez le

corps à sa mère en même temps que la corbeille, et dites-lui de ne point se faire trop attendre.

La nuit commençait à tomber, quand deux serviteurs du château emportèrent le cadavre du malheureux cagot à sa mère. Pour plus de commodité, ils le portent à deux, après avoir placé sur son ventre la corbeille pleine d'une nourriture qui ne devait pas y entrer.

Ils marchent silencieux au milieu des ténèbres qui s'épaississent, et de la terreur que leur inspire leur funèbre fardeau. Ils marchent sans ouvrir la bouche, même au pèlerin de Saint-Jacques, qui se joint à eux pour escorter le pauvre et veiller sur lui.

A l'approche du hameau des cagots, les chiens hurlent, et le monde sort sur les portes. On se compte. La vieille Johanna s'entend appeler et sent des sueurs froides lui monter au visage; bientôt elle ne sent plus rien.

Quand elle revient à elle, sa pauvre chambre était éclairée par des chandelles de résine. Au milieu se trouvait le cadavre de Petiri, dans la maye au pain, en attendant la bière dont la mère avait depuis longtemps économisé l'argent pour elle-même.

Pauvre Petiri! il était bien le pain de la maison; quand il sortira par une porte, la famine aux longues dents, au ventre creux, entrera par l'autre, et le passant s'arrêtera pour écouter des plaintes et des grincements de dents.

Vous n'entendriez aujourd'hui qu'une navette hale-

tante qui va et vient à l'unisson d'une poitrine d'où s'échappent des soupirs pressés : c'est Johanna qui travaille, travaille comme aux beaux jours de sa jeunesse.

Aux beaux jours de sa jeunesse, on fit une chanson qui fut longtemps répétée dans les veillées des pays de Cize, de Mixe et d'Arberoue. Johanna la chante d'une voix tremblante d'émotion et de fièvre.

« Entre Aussurucq et Mauléon, les bois sont épais et pleins d'oiseaux dont les chants invitent à l'amour. Le jeune maître d'Urruty est sorti un matin pour chasser la palombe.

» Il en a rencontré une qui voltigeait sur l'herbe verte si légèrement, que le gazon ne semblait point garder le moindre souvenir de son passage. A l'approche du jeune homme, elle redouble de vitesse, mais non sans s'être assurée qu'elle avait été remarquée.

— » Oiseau, bel oiseau, arrête ta course ; Johanna, un mot, je n'ai qu'un mot à te dire. Je t'assure que je ne veux que ton bien. Voyons, as-tu encore peur? Suis-je donc bien effrayant ?

— » Pourquoi craindrais-je ? N'est-ce pas vous plutôt qui devez fuir ? Vous le savez, je suis cagote, et nous ne devons nous rencontrer ni dans la vie ni dans la mort.

— » Dussé-je être cagot et damné, tu ne m'échapperas pas ; je me laverai à suffisance dans les eaux saintes du Jourdain et dans le sang impur des païens.

» Paralysée par la crainte, Johanna ferma les yeux : plût à Dieu qu'elle ne les eût jamais rouverts ! elle n'aurait point eu autant à pleurer sur un berceau une faute qui n'était point la sienne. »

A cet endroit elle s'arrête, et, levant les yeux, elle semble reconnaître dans les traits inanimés de son fils, ceux du jeune maître d'Urruty, et sa main crispée essuie la sueur de son front flétri.

« C'est lui, c'est bien lui, » dit-elle ; et bientôt sa voix s'élevant avec violence : « Qui vous a mis en cet état, seigneur ? Et pourquoi venir me tourmenter encore ?

» Ah ! ah ! la mort, à votre tour, vous a couché par terre ; vous avez beau joindre les mains, elle n'aura pas plus pitié de vous que vous ne vous êtes laissé fléchir quand je vous suppliais ainsi.

» Qu'attends-tu donc de ta victime ? Peut-être un linceul ! Attends, attends un peu, il sera prêt quand il faudra ; » et Johanna se remit au travail avec une nouvelle ardeur.

Ses voisins la surprirent dans cette occupation, quand, la nuit suivante, ils se réunirent pour faire une belle veillée au pauvre Petiri, qui était toujours dans la huche au pain.

Chacun apportait ce qui devait retenir l'assemblée autour du fils de Johanna, jusqu'au moment où il disparaîtrait sous le gazon.

Vin de Gascogne, cidre de Biscaye, cruchade et gâteaux de maïs cuits sous la cendre, rien ne manque

à la veillée, rien, si ce n'est la voix de Petiri, qui chantait si bien.

On ne l'entendra plus. A sa place s'élève une lamentation amère, à laquelle se mêle le bruit du vent, qui gémit douloureusement dans les gorges de la montagne et dans les bois.

Une femme en robe de toile, en guêtres de cuir, les cheveux coupés, les yeux rouges et menaçants, étend vers le mort un bras musculeux et décharné.

Elle se balance sur ses hanches en suivant le bruit cadencé de la navette de Johanna, qui semble étrangère à ce qui se passe autour d'elle et se presse sur son ouvrage.

— Pourquoi garder ainsi le silence? s'écrie enfin la femme. Pourquoi dormir, alors qu'ici tout nous invite à veiller et que tu es entouré de ce qui fait la vie, et avec tes amis?

» Hélas! ils n'étaient point avec toi quand des chiens, moins cruels encore que leur maître, ont fait dans ton corps ces trous par où ton âme s'est échappée avec ton sang.

» Puisse-t-il retomber sur ton meurtrier! Puisse le méchant être dévoré par des monstres mille fois plus cruels et mourir sans confession! »

Amen! répétaient en chœur les assistants. A cet anathème, les chandelles de résine pâlissaient à l'éclat des yeux de la femme, et leur flamme reculait devant son haleine ardente.

— Seigneur d'Urruty, ta dureté a formé dans nos cœurs de sombres nuages; nous les avons patiemment contenus jusqu'ici; mais le temps est venu où ils vont éclater, et Dieu changera leur pluie en une grêle de pierres. Puisse-t-elle t'écraser! »

Amen! répétaient en chœur les assistants. A cet anathème, les chandelles de résine pâlissaient à l'éclat des yeux de la femme, et leur flamme reculait devant son haleine ardente.

— Petiri, quand tu étais tout petit, je te faisais boire dans ma tasse sur le bord du chemin; je comptais m'appuyer sur toi quand la vue m'aurait été ravie, et c'est toi qui es couché immobile, les yeux fermés. Approchée de tes lèvres, cette tasse ne les ouvrirait pas.

» Peut-être prêterais-tu l'oreille à l'appel de ta mère, de ta pauvre mère? Mais elle ne connaît plus personne : son âme est partie avant sa vie. Puisse Dieu la recevoir dans son sein, ainsi que la tienne! »

Amen! répétaient en chœur les assistants. A ce pieux souhait, les chandelles de résine éclairent d'un doux et vif éclat le front incliné de la sorcière, et leur flamme exhale le parfum de l'encens, comme pour s'associer ainsi à sa prière.

La mort, qu'elles troublaient dans ses sombres mystères, les gagna bientôt à leur tour : l'une après l'autre, elles s'affaissèrent sur elles-mêmes, et s'éteignirent après quelques convulsions.

Les gens de la veillée s'étaient retirés ou dormaient au milieu des verres et des écuelles; seule, Johanna veillait; sa respiration haletante, accompagnée par son métier, couvrait le bruit de toutes ces haleines.

Fatiguée d'errer dans les brouillards, sa pensée quelquefois revenait à la réalité; mais à la vue de son fils pâle et ensanglanté, la malheureuse mère, éperdue, se replongeait dans le rêve qui lui montrait sa vengeance assouvie.

— Petiri est là, il sommeille peut-être. On l'a, il est vrai, apporté comme mort; mais il est impossible qu'il le soit. Il est bien pâle, c'est encore vrai; mais voyez comme sa joue se colore. »

Malheureuse! ce sont tes yeux que la veille et la fièvre rougissent, c'est le soleil qui se lève et qui donne un baiser enflammé, un dernier baiser à ton fils.

Son père n'est point encore tombé de l'arbre de vie. Écoute, écoute bien! N'est-ce pas son cor qui retentit dans le lointain? Il semble répondre par des éclats de rire aux accents pieux de la cloche du village.

C'est le jour du Seigneur, de la prière et du recueillement. Revêtu de ses ornements sacerdotaux, le prêtre est monté à l'autel et a commencé à célébrer le saint Sacrifice.

A la porte de l'église, le seigneur d'Urruty, monté sur son cheval noir, accompagné de son serviteur

sarrazin, plus noir encore, lance à pleins poumons un défi imprudent à Dieu et aux forêts voisines.

> *Ad altare Dei...*
> Chiens et gens, est-on réuni?
> *Juventutem meam...*
> Sonne, Ibrahim, à rendre l'âme.
> *Kyrie eleison...*
> Pour un quartier de venaison,
> *Gloria in excelsis...*
> Je vends ma part du paradis.
> *Credo in unum Deum...*
> Foin de Jésus et de Mahom!

La messe n'était point terminée, que les mécréants qui la troublaient ainsi avaient disparu dans les gorges de la montagne, à la recherche de ses sauvages hôtes. Des chiens, l'œil sanglant, la langue pendante, les précèdent.

Ils suivent le fond de la vallée, s'enfonçant dans les fourrés, où des arbres centenaires tiennent la nuit captive, et où l'eau des ruisseaux apparaît par intervalle comme un glaive qui sortirait lentement d'un fourreau de velours vert.

Les champs sont déserts comme il convient au saint jour de Dimanche. Mais qui donc chemine ainsi sur les hauteurs, et projette une ombre sinistre sur le flanc de la montagne?

Est-ce un vautour, chasseur de l'air? un corbeau, prophète de malaventure?

C'est le pèlerin de Saint-Jacques. Baigné de lumière,

il semble une apparition, un messager d'en haut. A voir la légèreté de sa marche, on dirait qu'il retourne au ciel, et que le tonnerre qui vient de se faire entendre dans le lointain est le grincement des portes célestes roulant sur leurs gonds.

Ce sont plutôt celles de l'enfer, qui s'apprête à recevoir un hôte de marque. Ces longues plaintes qui courent le long de la montagne, ce n'est pas le vent, ce sont les lamentations des damnés, le bruit du monde d'en bas ouvert au nôtre.

Un démon, un noir sanglier, semble sortir des entrailles de la terre. Le seigneur d'Urruty veut le forcer dans son repaire : l'animal irrité fond sur son cheval, qui se cabre et se précipite, éperdu d'effroi, parmi les rochers.

Renversé par une branche d'arbre, le seigneur d'Urruty est traîné pendant plus d'une heure sur les pierres, qu'il arrose de son sang ; ses chiens le suivent maintenant de façon à montrer qu'ils ont pris goût à la curée.

On leur arrache leur maître défiguré, que ses serviteurs rapportent au château, au moment où la vieille Johanna en sortait après avoir remis sa toile à la *guelaria*[1] de la dame d'Urruty.

Elle avait hâte de rentrer au logis auprès de Petiri, qu'elle avait laissé immobile et sanglant. Mais est-ce

[1] Clavière, gouvernante.

bien lui qu'elle a vu ainsi? Non, c'est le seigneur d'Urruty qui vient de passer.

Ses gens l'ensevelirent dans le linceul que Johanna venait de tisser. Quant à la malheureuse cagote, rentrée chez elle et ne trouvant plus personne, elle attendit longtemps, jusqu'à ce que la mort la réunit à Petiri.

X

SAUBADE L'ORGUEILLEUSE

On chante sous la fenêtre de Saubade l'orgueilleuse : c'est Martin de Barcaztégui l'intrépide, aigle que l'amour a transformé en rossignol.

— Étoile aimée, cesse de me fermer le chemin qui conduit jusqu'à toi. Il me tarde de quitter la terre, qui me retient comme une proie que ta cruauté lui réserve.

— Je suis l'abîme sans fond que les chasseurs ne peuvent regarder sans vertige : où trouveras-tu la force d'arriver jusqu'à moi?

— Et moi, je suis la pluie d'hiver qui se fraye un passage à travers les cailloux du ravin. J'irai réveiller l'écho de tes profondeurs.

— Je suis le chêne planté aux flancs escarpés du rocher que le pied de l'izard ne saurait gravir. Comment viendras-tu jusqu'à moi?

— Et moi, je suis la neige portée dans les plis du

nuage argenté. Je viendrai, quand il me plaira, me reposer sur tes branches.

— Je suis le lac de glace formé par la chute séculaire des neiges sur le plateau du pic d'Anie. Les êtres qui m'approchent cessent de respirer. A quoi bon penser à moi ?

— Et moi je suis le doux rayon de soleil qui vivifie la nature. Je descendrai sur ton sein pour l'attendrir. »

La fenêtre se ferme vivement. Est-ce le froid de la nuit que redoute Saubade ? Bien plus grand est celui qu'elle éprouve pour Martin de Barcaztégui.

Pourquoi ? Martin est jeune, Martin est riche, Martin est vaillant. Vous parcourriez tout le pays basque, que vous ne trouveriez pas un meilleur joueur de paume,

Un meilleur danseur, un coureur plus rapide, un chanteur plus infatigable, plus harmonieux. Pourquoi donc Saubade ne peut-elle le souffrir ?

Demandez plutôt pourquoi la sensitive replie ses feuilles dès qu'on la touche, pourquoi l'eau refuse de se mêler avec l'huile, pourquoi la chouette fuit la lumière du jour.

Pareil à l'oiseau des ruines, Martin a disparu. Où est-il allé ? Saubade l'orgueilleuse ne s'en inquiète guère.

Elle continue à repousser les hommages des galants ; et lorsque le soir ils viennent chanter sous sa fenêtre la petite chanson, elle se moque d'eux.

Idiart le veuf n'a pas chanté, lui ; mais il a fait son-

ner ses écus aux oreilles du père de Saubade, et leur nombre a couvert celui des années de leur maître.

Saubade l'a refusé longtemps; enfin, cernée, pressée par toute sa famille, elle a consenti à *parler* avec Idiart; mais tel fiance qui n'épouse pas.

Il est sur la route de Tardets, avec sa belle promise, qu'il accompagne et à laquelle il fait le détail de sa fortune et des peines et soins qu'il a pris pour l'acquérir.

— Tout ce bien sera à toi, mignonne; comme moi, sois économe; surtout ne le prodigue pas aux vagabonds qui s'abattent sur nos maisons comme les mouches sur le miel.

« C'est folie que de se dépouiller pour des êtres qui ne sont propres à rien, et de prolonger ainsi des existences inutiles.

» Mais, Dieu me pardonne! c'est Martin de Barcaztégui, ton ancien amoureux. Donne-lui un sou, mignonne, je ne t'en empêche pas.

» Se voyant repoussé par toi, il n'a plus joué à la paume que comme un homme ivre, et il a perdu tout son argent. Mignonne, donne-lui un sou.

» Désespéré, il s'est fait soldat; mais si autrefois il n'était pas propre à grand'chose, maintenant il n'est plus propre à rien.

» Il a reçu une blessure qui l'a mis hors de service. On dit que c'est en cherchant la mort, de regret de t'avoir perdue. Donne-lui un sou.

» Donne lui un sou, mignonne, pour l'amour de Dieu : il t'a fait une grande grâce en te débarrassant ainsi d'un mauvais sujet qui aurait pu empêcher notre mariage. »

Saubade s'approcha du mendiant : c'était bien Martin de Barcaztégui. Il était foudroyé par la guerre; mais son regard brillait comme le doux rayon de soleil qui vivifie la nature.

Il descendit jusque sur le sein de Saubade, et à son approche, le cœur de l'orgueilleuse se fondit de pitié.

Elle fouille en tremblant à sa poche; mais au lieu du sou de l'aumône, elle en tire une clé,

La clé de sa chambre virginale. Elle la tend résolument à Martin de Barcaztégui, comme un suprême anneau de fiançailles.

Vous qui vous apprêtiez à célébrer joyeusement, à la façon de nos pères, l'union du veuf Idiart avec Saubade l'orgueilleuse,

Laissez au menu bétail ses colliers à sonnettes, cessez de préparer les cornes de bœuf et de menacer nos oreilles des sourds mugissements du *thupina-utsu*.

Martin de Barcaztégui est guéri de sa blessure et Saubade de son orgueil, et tous deux vont aller à l'église promettre à Dieu de s'aimer toujours.

XI

MANUEL ITURRIAGA

Oh! c'est un homme heureux que le muletier Manuel Iturriaga! il passe sa vie à se promener sur les chemins sans rien porter sur son dos; il est habillé comme un gentilhomme et il fréquente les meilleures auberges.

Depuis Saint-Jean jusqu'à Pampelune, par tout le pays il est reconnu pour un brave homme et un homme comme il faut, qui, toute l'année, mange des tranches de jambon et des œufs frits à la poële à la place de sardines.

Est-il fatigué, il monte sur son mulet et chemine en chantant; si sa charge de vin est trop lourde, il n'est point embarrassé pour l'alléger, pour peu qu'il trouve des camarades en route.

On sort sur les portes pour le voir passer, conduisant lentement ses mulets ornés de pompons de toutes

couleurs, couverts d'une mante éclatante, et chargés de sonnettes.

Aux pauvres il lance, avec une adresse merveilleuse, des sous de loin dans leur béret. Pour les enfants, il a toujours des sifflets, des pommes ou des noix; des rubans et des épingles pour les jeunes filles.

Mais à qui donc destine-t-il cette belle croix d'or et ces pendants d'oreilles, achetés à un juif à la foire de Saint-Firmin à Pampelune? A Maria Larrabure, la fille de la veuve, la plus belle d'Arnégui.

Manuel aime Maria, Manuel doit l'épouser dans quelques jours; il veut que, lorsqu'il la conduira à l'autel, elle soit aussi belle que l'image de sa patrone qui le surmonte.

A cette idée, il regarde les bijoux qui doivent parer son idole : leur éclat avait disparu, et ils étaient tout noirs. Sûrement un malheur était arrivé.

Quelque sorcière jalouse avait jeté un sort sur la fiancée. Qui sait si Manuel la trouvera à son retour? Entre bouche et cuiller, disent les anciens, survient souvent grand encombre.

Manuel ne veut pas tarder une minute de plus; il harnache, il charge ses mulets. Bon, le voici sur la route de France.

Il passe Zavaldica, monte et redescend les ports de Zubiri et de Velate, arrive à Burguete, et donne à peine quelques heures de repos à ses bêtes, à peine un regard à ses connaissances.

Il reprend sa route pour ne plus s'arrêter. A Roncevaux, au moment où la cloche de l'église sonnait l'angélus, il crut entendre le glas des funérailles.

Enfin il descend de Valcarlos. Le voyez-vous pâle et couvert de sueur? On dirait, Manuel Iturriaga, que tu as vu en route des voleurs ou des revenants.

Les lumières d'Arnégui brillent dans le lointain. Manuel Iturriaga cherche son étoile. Maria Larrabure n'était pas sur la route, suivant son habitude, pour l'attendre au passage.

Manuel Iturriaga laisse ses mulets et se rend à la maison de l'aimée. A la façon dont son cœur battait, il n'avait pas besoin de frapper à la porte.

Il n'y frappa point non plus; il écouta un instant, et n'entendant rien, il regarda par une ouverture des volets.

Maria n'était plus là. Des deux sardines du souper de la petite famille, une seule cuisait sur les charbons, et la veuve la contemplait d'un œil morne.

Le cœur du malheureux se serra, les oreilles lui tintèrent comme si la cloche des funérailles eût recommencé à sonner, et il s'enfuit éperdu de regret.

Ses mulets étaient rentrés seuls, le valet d'écurie les avait déchargés; puis, fatigué d'attendre, il était allé se coucher à côté d'eux.

Manuel ne rentra pas. Tout entier à sa peine, il erre autour du cimetière comme pour y découvrir la tombe de Maria et retenir une place à côté d'elle.

A le voir pâle et défait, les yeux hagards, les cheveux hérissés, les pieds couverts de poussière et de rosée, on eût dit plutôt un échappé de la tombe.

Le voisin Idiart le reconnut pourtant : « Eh! bonjour donc, Manuel Iturriaga. Comment va la santé, et depuis quand parmi nous?

» Vous allez bien, n'est-ce pas? et vous avez fait bon voyage? J'espère que vous n'avez été ni attaqué ni volé en route, et que les Bohémiens vous considèrent toujours comme leur ami?

» A vous dire vrai, je n'aime pas beaucoup à vous voir sur le chemin que vous avez choisi : on y risque sa bourse et son cou, on y mange des poulets gros comme des puces, et l'on y est dévoré par des puces grosses comme des poulets.

» A votre place, j'aimerais mieux la route de Bayonne. Là, point de rochers, point de précipices, point de maraudeurs; tout est plaine, et l'on n'y trouve que bonne compagnie.

» Voyons! essayez. Voulez-vous y faire un voyage pour mon compte? J'ai besoin d'une multitude de choses, surtout de deux barils de sardines.

» Bonne marchandise et qui se vend bien, surtout quand les filles sont amoureuses et laissent brûler le souper de leurs parents.

» Pas plus tard qu'hier j'allais me coucher, quand une de vos connaissances, Manuel, est venue frapper à la porte et m'acheter des sardines.

» Elle avait mis sur le feu ses deux dernières, et pendant que sa vieille mère s'endormait, elle s'était prise à rêver à quelqu'un de notre connaissance qu'elle aime bien.

» L'une des sardines tomba dans le feu et se consuma. Réveillée par l'odeur, la vieille gronda durement sa fille, qui sortit autant pour échapper aux reproches que pour réparer l'accident.

» Mais c'est à vous que l'on appréhende qu'il ne soit arrivé malheur. Maria Larrabure est revenue savoir si l'on vous avait vu. Tenez, la voici qui vient à votre rencontre. »

Oh! c'est un homme heureux que le muletier Manuel Iturriaga! Toute l'année il mange des tranches de jambon et des œufs frits à la poële, à la place de sardines, qu'il ne peut plus souffrir.

XII

LE MARCHAND DE CHANSONS

Chansons nouvelles, chansons anciennes, chansons pour les filles et pour les garçons, pour les maris et leurs femmes, pour les vieillards et les petits enfants !

Dans mon enfance, je chantais toujours, et sur la montagne où je gardais mon troupeau, les oiseaux et le ruisseau qui coulait le long de ses flancs se taisaient à ma voix.

L'âge venu, mon père me demanda ce que j'entendais faire, si je voulais être laboureur, charpentier, cordonnier ou maçon, travailler la terre, le bois, le cuir ou la pierre.

— Je veux être comme l'oiseau, qui mange le blé sans avoir besoin de le semer, qui ne fait pas de mal aux arbres, s'attaque tout au plus à la toison des brebis laissée aux buissons du chemin, et ne bâtit que pour une saison.

Mon père était bon : « Tu veux être oiseau? A la bonne heure; mais, crois-moi, fais comme la poule, occupe-toi de faire ton œuf; tu chanteras après.

— Faire comme la poule! vivre dans une cour, gratter le fumier et pousser d'aigres clameurs! disputer à d'autres le grain dispensé de haut par la main intéressée du maître!

» Je préfère être le rossignol qui charme les amants, l'alouette qui donne au laboureur plus de plaisir qu'elle ne lui mange de grain, ou la fauvette qui chante sans souci des épines qui l'environnent.

» Comme un autre, j'aurais pu devenir homme d'église, chanter à l'autel ou au lutrin, à l'abri de la pluie et du vent et sans crainte d'être damné.

» Mais je n'étais pas destiné à chanter pour les morts. S'ils pouvaient m'entendre, ils se réveilleraient à mettre en fuite M. le curé, habitué au silence de ses pensionnaires.

» S'il me fait la guerre et me menace des flammes de l'enfer, c'est que je chante mieux que lui; il sait que vous passeriez la nuit à m'écouter, tandis qu'avec lui vous dormez souvent en plein jour.

» Chansons nouvelles, chansons anciennes, chansons pour les filles et pour les garçons, pour les maris et leurs femmes, pour les vieillards et les petits enfants!

— *Coblacari*, viens avec nous sur la montagne d'Ahusquy; tu y trouveras nombreuse assemblée, des

oreilles qui t'écouteront avec avidité, des mains qui s'ouvriront dans la tienne.

— Ahusquy ! oh ! ne me parlez pas d'Ahusquy : j'y ai plus gémi que le vent n'a de plaintes, plus versé de larmes que la fontaine n'a d'eau.

— Toi pleurer, *coblacari!* toi que nous avons toujours vu si gai, et qui ferais rire jusqu'à un juif que l'on aurait volé, jusqu'au voleur que l'on mènerait pendre !

— Bois ce vin, *coblacari,* et conte-nous cette histoire, qui t'a, nous as-tu dit, tant fait pleurer. Nous t'écoutons.

— C'était... il y a bien longtemps de cela. Je revenais de l'armée du roi ; je rentrais au pays, léger de butin et riche d'espérance.

Un soir, en passant le long d'un mur élevé et percé de quelques fenêtres grillées, j'entendis une voix jeune et fraîche confiant à la nuit une chanson plaintive ;

Une chanson souletine, plus obscure encore pour des oreilles étrangères, mais claire et brillante pour moi comme les étoiles du ciel qu'elle m'entr'ouvrait.

Mon père et ma mère, dès qu'ils eurent appris — Qu'en grand amour j'étais avec vous, — Par ruse me firent aller sur la place, — De là me firent aller au couvent.

Je repris vivement le troisième couplet :

Votre père est-il donc un homme assez cruel, — Qu'il vous tienne au couvent enfermée comme un criminel ? —

Cependant, de votre part et de la mienne, il est évident — Qu'à vivre l'un pour l'autre destinés nous sommes.

Si je pouvais m'envoler comme l'hirondelle, — Souvent j'irais me poser sur la fenêtre du couvent, — Pour vous redire mes peines et mes chagrins.

J'écoute, rien, plus rien que le grillon du chemin; mais voici que la voix inconnue s'élève de nouveau avec un accent encore plus pénétrant :

Le petit oiseau dans la cage — Chante tristement, — Quoiqu'il ait de quoi manger — Et de quoi boire; — Parce que, parce que — Rien n'est beau que la liberté.

A ces mots, une corde se déroule à mes yeux étonnés, le long de la muraille qu'elle invitait à escalader, et une femme se montre derrière des barreaux de fer qu'elle ébranlait.

En un clin d'œil je suis auprès d'elle. Sans lui dire un mot, mes efforts s'unissent aux siens, et la grille, déjà minée par le temps, livre passage à une jeune fille belle comme on n'en voit pas.

Vous eussiez dit un rayon de lune courant sur la muraille, ou plutôt un rossignol tombant d'épuisement au pied de l'aubépine, d'où il lançait ses notes harmonieuses.

Pour dissimuler mon embarras, je me mis à chanter à voix basse en suivant ma jeune compagne, qui courait devant moi comme un chevreau détaché :

Où vas-tu, petit oiseau — En l'air sur tes deux ailes? —

Pour aller en Espagne, — La neige couvre les montagnes : — Ensemble nous irons — Quand la neige fondra.

— Non, tout de suite ; dans une heure ou deux au plus on s'apercevra de ma fuite ; je serai reprise, mise au cachot et toi pendu.

L'ermitage de Saint-Joseph—Est élevé dans le désert.— Pour aller en Espagne,—Là se trouve le lieu de notre halte. — Regardant en arrière, — Fréquents sont nos soupirs.

Sinistre prédiction, ténébreuse menace, où je ne vis au contraire qu'une promesse d'amour, une annonce de bonheur !

Nous voici en route pour l'Espagne, par des sentiers détournés, marchant la nuit et nous reposant le jour dans l'épaisseur des bois.

Nous ne dormions que peu ou point du tout. Quand je ne veillais pas, ma blanche colombe du Carmel me racontait comment son père l'avait mise au couvent, à l'instigation d'une marâtre ;

Et bien d'autres choses encore que je ne vous dirai pas. Non que je les aie oubliées : je vivrais cent ans que je me les rappellerais comme le premier jour.

Pauvre Teresa ! nous devions aller jusqu'à l'extrémité de l'Espagne, dans le pays du soleil et des orangers, où l'on chante toujours.

Ramiers voyageurs, attachés ensemble par une douce chaîne, nous aurions parcouru cette terre bénie en soupirant les joies de l'amour, sans souci de l'exil.

La première nuit, j'avais peine à la suivre, tant elle était impatiente de s'envoler loin de sa prison, de mettre les Pyrénées entre elle et ses geôliers.

Mais les montagnes sont hautes ; trempées des pleurs de la nuit, les roches sont glissantes, et les sentiers qui serpentent le long des précipices ont de la peine à se frayer un passage à travers les pierres roulantes et les branches tombées des arbres.

Dans cette ascension pénible, je soutenais Teresa, et pour lui donner du courage, je chantais avec elle des chansons du pays.

La pauvre enfant ! Bientôt exténuée de fatigue et de faim, elle ne put plus marcher et se tut. Je la pris entre mes bras, et l'on n'entendit plus que le bruit de mes pas et le battement de mon cœur.

Arrivé au sommet de la montagne, je dépose mon fardeau pour prendre haleine et m'essuyer le front. Teresa roulait des yeux où se peignait l'égarement.

— Écoute, ô bien-aimé ! entends-tu cette longue lamentation à laquelle d'autres semblent répondre dans le lointain ?

— C'est le vent qui court parmi les pics, cherchant quelqu'un à qui conter sa peine ; c'est le tonnerre voulant imposer silence à quelque torrent, qui lui répond des abîmes.

— Non, c'est l'orgue de mon couvent, qui pleure ma fuite ou plutôt ma mort prochaine ; c'est l'enfer, qui, d'une voix enrouée, réclame sa proie.

« Écoute, ô bien-aimé! vois-tu cet oiseau dont les ailes s'étendent sur le ciel comme un drap mortuaire? c'est l'oiseau du carnage qui flaire un cadavre. »

Oh! que n'avais-je aussi des ailes pour aller chercher du secours! Mais j'étais moi-même accablé de fatigue et de faim, et je ne connaissais pas le pays.

N'importe, je m'élance, rien ne m'arrête, mes jambes ont allongé, je cours à rendre le vent jaloux. Est-ce lui qui siffle à mes oreilles?

C'est une balle, la balle d'un douanier; et le reste : « Qui vive? Halte là! Arrête, arrête, ou tu es mort!

— O mes amis! c'est elle qui se meurt. Vous pouvez la sauver. Venez, venez avec moi; mais venez donc.

— D'où es-tu? Ton passeport? Es-tu Français ou Espagnol? déserteur ou contrebandier, réponds vite.

— Il est fou plutôt; ne le voyez-vous pas à ses yeux égarés, à ses paroles saccadées? »

Fou! oh! oui, fou de douleur et d'angoisse. On m'entraîne, et je suis jeté dans un cachot, où douze heures, de mille ans chacune, s'écoulèrent avant que la maréchaussée ne vînt s'emparer de moi.

Elle me conduisit comme un malfaiteur, devant qui? Devant le père de Teresa, qui me comprit, lui, et pleura amèrement sa faute.

Cette fois nous courons, nous volons, les uns d'un côté, les autres de l'autre : à nous voir de loin, on eût dit une fourmilière.

Ah ! mes amis ! morte, morte pour toujours. Pauvre renoncule des montagnes ! la neige l'entourait comme d'un linceul virginal, moins blanc qu'elle.

Vous pleurez, vous tous ! Ah ! laissez-moi ce plaisir pour moi tout seul : cette histoire est la mienne, et je ne vous l'ai pas vendue.

Je n'ai point à vous donner mon cœur en pâture : à quoi bon le faire saigner à vos yeux ? Oubliez mon récit, et prêtez l'oreille à mes chansons.

Chansons nouvelles, chansons anciennes, chansons pour les filles et pour les garçons, pour les maris et leurs femmes, pour les vieillards et les petits enfants !

XIII

LA SORCIÈRE D'ESPELETTE

Sur un banc de bois, au pied d'un lit qu'elle mouille de ses larmes, Madeleine raconte sa lamentable histoire.

— Mon père, ma mère, vous me disiez que vous me donniez un homme, et celui que vous appelez mon mari n'est pas un homme, c'est un diable.

» Hier à l'église, avant et après, il me disait qu'il n'aimait que moi et m'aimerait toujours ; et la nuit il en a dit tout autant à une autre qui a pris ma place.

» Comment cela s'est-il fait ? Je vous le demande. Je ne rêvais pas, encore moins étais-je grise ; Eiamoun ne l'était pas davantage.

» Pendant que vous buviez, avec les parents et amis, du fort vin d'Espagne, il s'est échappé, et quand il est rentré, nous avons bien vu qu'il avait bu à la fontaine.

» Seulement il avait un air étrange ; sa poitrine était oppressée et son visage pâle, son pas chancelait, et il

tenait des discours incohérents comme un malheureux privé de raison.

» Moi-même je ne suis pas sûre d'avoir conservé la mienne. Amener une femme chez moi, dans ma chambre, et la cacher si bien que je n'ai pu qu'entendre sa voix !

» C'était quelque chose d'étrange. Il me semble que je l'aurais battue, et je ne comprends pas, cependant, que je ne sois pas morte de peur.

» Pour lui, il disait des choses, des choses... Mais hélas ! ce n'était pas à moi qu'il les disait.

» Dans ma frayeur, je voulus m'approcher de lui : il me sembla qu'une main glacée m'écartait, et cette main n'était pas la sienne.

» Si quelque rivale jalouse avait jeté un sort sur notre union ? Elle aura payé quelque sorcière pour la traverser. C'est la vieille Catina qui nous a ensorcelés.

» Catina, n'aie pas peur. Voyons, dis-moi la vérité : c'est toi qui, je ne sais par quel moyen, as troublé la raison de mon mari et la mienne.

» Voyons, m'expliqueras-tu comment, sorti sobre de la table de noces, il est rentré ivre après avoir bu de l'eau de la fontaine ?

» Comment la nuit, une femme, un démon, sorti de je ne sais où, entré je ne sais comment... Mais tu sais ces choses-là bien mieux que moi.

— Ne savais-tu donc pas, Madeleine, que ton mari, avant de te connaître, parlait à ma fille ? Ne sais-tu

point que depuis ton mariage elle ne parlera plus à personne.

» Elle a laissé sa vie dans la fontaine où quelques heures plus tard l'infidèle laissait sa raison. Le dernier souffle de ma fille l'a chassée pour prendre sa place.

» Elle a eu, je le vois, sa nuit de noces, pendant qu'ici j'étreignais, sans pouvoir lui donner une seconde fois la vie, le corps glacé de ma pauvre enfant.

» Tiens, approche, regarde-la souriante avec sa couronne de nénuphar, moins froide que ta parure de fleurs d'oranger.

» Mais non, va-t-en ; car la chouette vient de se faire entendre sur le toit de la maison, et la nuit, la nuit sans lendemain, va se faire pour quelqu'un de nous.

» Va-t-en. — Et toi, Eiamoun, que viens-tu faire ici ? Veux-tu donc que j'invoque toutes les puissances de l'enfer, et ne crains-tu pas qu'il ne s'ouvre pour t'engloutir ?

» Tu veux peut-être voir ta victime ? Viens, entre, regarde, la reconnais-tu ? Mais il me semble que je l'ai vue bouger.

» S'il est vrai que tu aies bu son âme avec l'eau de la fontaine, rends-la-lui, ô mon fils, dans un baiser, et je prierai pour toi jusqu'à ma dernière heure.

» Plus rien. Est-ce un nuage qui passe sur la lumière des morts ? Est-ce la chouette qui la voile de ses ailes ?

» Non, ce sont deux âmes entrelacées échappées de la

même prison, qui montent lentement dans l'air. Oiseau, bon oiseau, emporte-moi comme elles,

» Avant que je ne soie qu'une cendre insensible et une fumée épaisse qui cherche à les rejoindre. »

Hier, couchée seule dans mon lit, je songeais tristement à ma destinée au bruit du torrent qui coule tout près de la maison.

Une *chiroula* vint à passer, et je fus distraite de mes sombres pensées; je me rappelai le temps de ma jeunesse, celui où tout chantait autour de moi.

Mais la musique s'éloigne, s'éloigne; je l'écoute encore; je n'entends que la plainte du torrent qui gémira toujours, même après que j'aurai rendu le dernier soupir.

XIV

GANIS

Là-bas, du côté de Macaye, sur le chemin qui conduit à la rivière, un Basque et une étrangère marchent vers la frontière à pas furtifs et pressés.

Le Basque, je le connais : c'est le brave Ganis, le roi de la contrebande; la femme, on me l'a dit, c'est la reine d'Espagne.

La belle créature du bon Dieu! J'aurais un fils, fût-il le brave Ganis, que je ne voudrais pas avoir d'autre bru.

Ganis se penche vers elle comme les peupliers de la route, quand la brise du soir se prend à souffler.

— Mon chevalier, quand tu m'auras conduite en sûreté dans mon royaume, comment payer tes services, ton adresse, ton dévouement?

«Veux-tu de l'or, des dignités? Viens en Espagne avec moi, et tu seras, à ton choix, chambellan ou général.

— Chambellan, madame, Ganis chambellan? ouvrir et fermer des portes, recevoir des ordres, faire des commissions?

» Général, madame, Ganis général? porter un uniforme comme le suisse de Saint-Léon, marcher au son du tambour, comme les marionnettes à la foire de Saint-Firmin?

» Ganis est né dans la montagne, et il y commande; il ne lui faut pour cela qu'un *makila* de néflier, et son béret de laine vaut une couronne.

» Le mugissement des gaves, les sifflements de la tempête et des balles des douaniers, voilà la musique qui plaît aux oreilles de Ganis, la seule au son de laquelle il veuille marcher.

» J'ai vu un roi détrôné : il fuyait, abandonné même de son ombre; si ma sûreté était menacée, trois cents hommes, trois cents Basques m'accompagneraient à la frontière.

— Ganis, nous y voici bientôt, et la rivière me paraît bien haute : vois-tu là-bas ces soldats rouges qui accourent pour nous empêcher de passer?

» Ganis, mon brave Ganis, si tu me sauves de leurs mains et du gouffre qui aboie en montrant ses dents de pierre, comme pour demander sa proie,

» A mon arrivée à Madrid, je te donnerai un palais, une duchesse pour épouse, et en échange d'un moment de fatigue tu auras des années de bien-être et de repos.

— Ne craignez rien, Madame, ni la froideur de l'eau ni la fureur des flots et des méchants conjurés contre nous.

» Passez votre bras autour de mon cou comme cette vigne s'enlace autour de cet ormeau, et serrez-vous contre mon cœur : il vous réchauffera.

» Fermez les yeux comme si vous dormiez, surtout ne me parlez pas de palais, de duchesse pour épouse, d'années de bien-être et de repos.

» Qu'irait faire Ganis dans vos villes, où les vivants passent leurs nuits et la plus grande partie de leurs jours empilés les uns au-dessus des autres comme dans vos cimetières?

» Ganis est né dans la montagne, il y doit mourir; son lit le plus doux est le rocher tapissé de mousse, autour duquel les songes viennent danser leur ronde sur le thym et le serpolet.

» Une duchesse épouse de Ganis! Ganis n'en voudrait pas. Ce qu'il désire, mon cœur, contre lequel je sens battre le vôtre, vous le dirait, s'il pouvait parler.

» Pour elle, je renoncerais à la contrebande, je m'enfermerais dans une ville, je chargerais ma tête d'une lourde et froide couronne.

» J'emprisonnerais ma poitrine dans l'or et dans la soie, mes pieds dans d'étroites chaussures, mes mouvements dans un manteau de velours.

» Pour allonger le sien, que ne ferais-je point? je forcerais jusqu'à l'Amérique à lui apporter des dia-

mants pour lui composer une parure plus resplendissante que le monde des étoiles.

» Rouvrez les yeux, Madame ; vous êtes en Espagne, au milieu de vos amis et de vos serviteurs ; ils vous tendent les bras pour vous détacher du pauvre Ganis.

» Demain le vent du sud apportera jusqu'à ma retraite les sons joyeux des cloches d'Urdax et de tous les villages de la frontière.

» Ils célébreront votre mariage avec votre royal fiancé, et de tous ceux qui portent un cœur vraiment basque, il ne s'en trouvera qu'un seul pour pleurer. »

XV

LE PÊCHEUR DE CIBOURE

Est-il un métier plus misérable que celui de pêcheur? Mouillé le jour, veillant la nuit, souvent il n'est pas plus heureux que s'il jetait ses filets aux étoiles.

Au moindre souffle de la brise, il lui faut tendre sa voile, sans être sûr de la changer jamais en nappe ou d'avoir un linceul.

Le vent est-il en humeur de rire? Il le pousse, comme pour le mesurer, contre les flancs de quelque gros navire, du haut duquel d'heureux matelots secouent dédaigneusement sur lui les cendres de leur pipe.

Est-il en colère? Il lui montre, en le renvoyant de la mer au ciel, que ni l'un ni l'autre ne veulent de lui;

Jusqu'à ce que l'abîme soit contraint de le recevoir, et le renvoie muet et glacé à ses parents et amis, qui crient et se tordent sur le rivage.

Ne me parlez plus de la mer; elle a brisé mes der-

nières espérances, je lui ai dit adieu pour toujours.

Oui, tu as beau venir en rampant caresser mes pieds, je ne viendrai plus te confier le secret de mes vœux et te demander de les réaliser.

Tu as beau pousser tes moutons à ma rencontre, comme une promesse des biens que tu me réserves.

Ils ne sont pas arrivés jusqu'à moi, que déjà ils ne sont plus, amère dérision, bruit et écume!

Mais voici que tu te fâches; ce ne sont plus des moutons qui s'avancent vers moi, c'est un tigre qui bondit comme s'il voulait me dévorer.

Lance ta bave jusqu'aux étoiles, mer insensée; tu ne saurais arriver jusqu'à mon dédain et l'entraîner avec toi.

Ouvre tes flancs pour ajouter de nouvelles victimes aux malheureux que tu as engloutis, et dont les voix s'élèvent en lamentables gémissements;

Je n'en augmenterai pas le nombre. Tu as brisé mes dernières espérances, je te dis adieu pour toujours.

Ma barque, ma pauvre barque; mes filets, mes pauvres filets! Mer cruelle, qu'es-tu donc, qu'avec tant de riches vaisseaux qui voguent sur tes ondes, il te faille encore le gagne-pain du pêcheur?

— Il lui faut aussi le vaisseau du riche, ô Preïo, le capitaine, les matelots et les passagers.

Entends-tu le canon d'alarme qui retentit au loin, le fracas des mâts qui se brisent, les cris des marins que la mer emporte?

Sans toi ils vont périr, ô Preïo. Preïo n'a jamais man-

qué aux naufragés en danger. Bon Preïo, cours les sauver. »

Est-il un métier plus misérable que celui de pêcheur ? Preïo vient de rentrer, ramenant avec lui un corps sans âme, une bouteille aussi ;

Une bouteille coiffée d'un épais béret de goudron, comme si elle eût contenu la plus vieille liqueur d'Hendaye.

— Ami, fais sauter cette calotte, voyons l'âge de ton baume ; voyons surtout s'il peut céder quelques années à ton épave et l'arrêter sur le chemin du rivage éternel.

Mais si elle y a déjà échoué, si tu ne peux lui rendre la vie, reprends du moins des forces toi-même.

Amère dérision du sort ! L'homme est plein outre mesure, et la bouteille, fermée comme si elle l'eût été, ne contient rien ;

Rien, que ces papiers qui ne peuvent se décider à sortir de leur prison. Avant qu'ils ne s'envolent, dites-moi ce qu'ils chantent.

— Nous prend-il pour des savants ? A monsieur le recteur son mort et ces papiers, sans doute sa feuille de route :

« Je m'abandonne à la mer et à Dieu, qui la forma : puisse-t-il me conduire à bon port !

» Si je viens à périr, je lui recommande mon âme ; quant à mon corps, je laisse tous mes biens d'outre-mer à celui qui, l'ayant arraché aux flots, lui donnera la sépulture en terre sainte. »

Oh! oui, pauvre malheureux, tu auras une place à côté de mon père; la cloche qui sonna ses funérailles annoncera pareillement les tiennes.

Cette cloche, hélas! ne sera pas celle de ton pays; mais il s'écoulera bien peu de temps avant que j'y fasse dire des messes pour le repos de ton âme.

Oh! que ne suis-je une colombe, pour traverser la mer à tire d'ailes, puis revenir ici avec de nouvelles plumes?

Mais un bon navire m'y mènera aussi vite, un navire tout neuf, bien solide; car je veux le ramener chargé et vous enrichir tous.

Et je le ramènerai, soyez-en sûrs. La mer me connaît, elle ne m'a jamais été cruelle. Toute ma vie elle m'a bercé sur son sein, et ne l'a ouvert que pour me nourrir.

Si elle a brisé ma barque et emporté mes filets, c'était pour me dire que je n'en avais plus besoin, et qu'à l'avenir d'autres pêcheraient pour moi.

Chacun son tour. Pauvre homme, ton navire était vieux, ton corps aussi : comment la mer aurait-elle arrêté la mort dans sa marche?

Elle n'arrêtera pas mon navire, mon beau navire, dans la sienne. Qui veut me suivre? Je vous engage tous.

Laissez là vos frêles barques, vos voiles trouées, vos ancres rongées par la rouille et vos caques empestées.

Est-il un métier plus misérable que celui de pêcheur? Mouillé le jour, veillant la nuit, le plus souvent, il n'est pas plus heureux que s'il jetait son filet aux étoiles.

XVI

GORI

Depuis des siècles, Etcheçahar est la demeure de braves Navarrais, d'une race qui n'a jamais produit de sot ni de lâche.

Pascual Muxica y est en proie à un violent chagrin; il s'arrache les cheveux et menace de s'arracher la vie.

Qu'as-tu donc, Pascual Muxica? Est-ce que tu penses encore à ton ingrate qui t'a quitté pour aller habiter la ville? De trahison nul ne se peut garder.

Pour une sauterelle qui t'a glissé des doigts, faut-il te désoler comme un enfant? Parce qu'une grenouille, s'échappant de ta main, s'est lancée dans un marais, faut-il le gonfler de tes larmes?

Pourquoi avoir caché ton écusson d'armoiries sous ces cornes de bœuf, qui font rire jusqu'à ceux qui se sentiraient l'envie de pleurer avec toi?

— J'ai tout perdu, il ne me reste rien, rien que ces

cornes, qui demeureront là jusqu'à ce que j'aie tire vengeance de celui qui les a jetées dans ma maison.

» Depuis des siècles, Etcheçahar est la demeure de braves Navarrais, d'une race qui n'a jamais produit de sot ni de lâche.

» Quand Maïa fut partie, je donnai mon bâton à ferrer à neuf, et la nuit, de mes dents, je déchirais mes draps comme un insensé qui ne songe plus au ménage.

» Seul dans mon étable, je pleurais en contant mes peines à Gori[1], qui s'y associait par ses mugissements.

» Mais je n'étais point au bout : vous le savez, il y en a de si malheureux, que les vers s'engendrent jusque dans leur salière.

» Une Bohémienne passa avec sa bande; je lui donnai ma main, et, confiant dans ses prédictions, je m'endormis.

» A mon réveil, Gori avait disparu. Victime, lui aussi, de la trahison, on dirait qu'il m'a laissé ses armes pour me souvenir, en attendant le jour qui viendra.

» Mais qui frappe encore à la porte? Courez vite, c'est peut-être Maïa qui revient avec Gori. Hélas! ce n'est ni l'un ni l'autre.

» Serait-ce encore le malheur? Malheur, sois le bienvenu, pourvu que tu sois seul, car il n'y a plus

[1] En basque, *gori* signifie *rouge*.

place pour deux, à moins que ce ne soit la vengeance qui t'accompagne. »

C'est toute la jeunesse du pays qui part pour Saint-Sébastien, afin d'y passer les fêtes et d'assister aux combats de taureaux.

Pascual Muxica se joint à elle, non qu'il ait soif de plaisir; mais il a besoin de tuer, au moins de voir tuer quelqu'un.

Ils sont entrés dans la ville, précédés du fifre et du tambourin, et vont s'établir tout près de la grande place.

En attendant la course, ils se sont mis à danser comme des gens qui n'ont d'autre souci que de se divertir.

L'heure venue, ils se pressent à la porte de l'arène : Dieu! quelle foule! une poule ne reconnaîtrait pas ses poussins.

Pascual reconnaît pourtant Maïa dans une loge éloignée, et il distingue les signes qu'elle fait à l'*espada* pour l'encourager.

Celui-ci y répond, vraiment; tout à sa belle, il ne prête qu'une médiocre attention au taureau, qui se défend vaillamment.

— Gori! Gori! Gori! — A la voix de son maître, il s'élance sur son adversaire, le perce de ses cornes et l'apporte à Pascual. Vive, vive le Navarrais!

Pascual a sauté sur le sable et sur l'épée échappée à l'étreinte défaillante du vaincu; il la tient baissée

dans sa droite, pendant que son bras gauche embrasse le cou du vainqueur.

Il se fit alors un tel bruit, que l'on n'eût pas entendu le tonnerre, et que nul ne prit garde à une femme tombée sans mouvement.

L'édifice entier semblait crouler sur la place ; peuple et alguasils resserraient de plus en plus le cercle autour de Pascual et de son taureau.

Mais les Guipuscoans sont généreux ; la nuit n'était pas venue, que toutes les lames qui n'étaient pas encore rentrées, restaient à l'air pour protéger les deux vaillants Navarrais.

Ils ont regagné leurs montagnes et passé fièrement sous les cornes clouées pour toujours à la pierre.

Depuis des siècles, Etcheçahar est la demeure de braves Navarrais, d'une race qui n'a jamais produit de sot ni de lâche.

APPENDICE

LE CHANT D'ALTABISCAR

Un cri s'est élevé — Du milieu des montagnes des Basques, — Et l'*etcheco-jauna,* debout devant sa porte, — A ouvert l'oreille, et il a dit : « Qui est là? Que me veut-on? » — Et le chien, qui dormait aux pieds de son maître, — S'est levé, et il a rempli les environs d'Altabiscar de ses aboiements.

Au col d'Ibañeta un bruit retentit; — Il approche en frappant à droite, à gauche, les rochers : — C'est le murmure sourd d'une armée qui vient. — Les nôtres y ont répondu du sommet des montagnes; — Ils ont fait entendre le signal de leurs cors, — Et l'*etcheco-jauna* aiguise ses flèches.

Ils viennent! ils viennent! Quelle haie de lances! — Comme les bannières de toutes couleurs flottent au milieu d'eux! — Quels éclairs jaillissent au milieu de leurs armes! — Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien. — Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, — Treize, quatorze, quinze, seize, dix-sept, dix-huit, dix-neuf, vingt.

Vingt, et par milliers d'autres encore. — On perdrait son temps à les compter. — Unissons nos bras nerveux

et souples, déracinons ces rochers, — Lançons-les du haut de la montagne en bas, — Jusque sur leurs têtes; — Écrasons-les, frappons-les de mort.

Que voulaient-ils de nos montagnes, ces hommes du Nord? — Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix? — Quand Dieu fit ces montagnes, il voulut que les hommes ne les franchissent pas. — Mais les rochers en tournoyant tombent, ils écrasent les troupes. — Le sang ruisselle, les débris de chair palpitent. — Oh! combien d'os broyés! quelle mer de sang! — Fuyez! fuyez! vous à qui il reste de la force et un cheval. — Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ta cape rouge; — Ton neveu bien-aimé, Roland le robuste, est étendu mort là-bas. — Son courage ne lui a servi à rien pour lui. — Et maintenant, Basques, laissons ces rochers, — Descendons vite en lançant nos flèches à ceux qui fuient.

Ils fuient! ils fuient! Où est donc la haie des lances? — Où sont ces bannières de toutes couleurs flottant au milieu d'eux? — Les éclairs ne jaillissent plus de leurs armes souillées de sang. — Combien sont-ils? Enfant, compte-les bien. — Vingt, dix-neuf, dix-huit, dix-sept, seize, quinze, quatorze, treize, — Douze, onze, dix, neuf, huit, sept, six, cinq, quatre, trois, deux, un.

Un! il n'en paraît pas un de plus. — C'est fini. *Etcheco-jauna,* vous pouvez rentrer avec votre chien, — Embrasser votre femme et vos enfants, — Nettoyer vos flèches, les serrer avec votre cor, et ensuite vous coucher et dormir dessus. — La nuit, les aigles viendront manger ces chairs écrasées, — Et tous ces os blanchiront dans l'éternité.

ABARCA

Belzunce, au grand roi Abarca, salut et nouvelles : L'habitant de Pampelune demande du secours au plus vite, parce qu'il est pressé par le Maure qui veut s'emparer de la couronne.

Abarca à Belzunce, au lion des combats, merci et nouvelles : Le soleil sur les montagnes ne passera pas deux fois, que le Maure ne soit exterminé.

Aussitôt le roi s'en va rassembler les Basques, en leur disant : L'ennemi a pris de l'audace, il veut entrer à Pampelune ; il n'y a pas à différer, laissez tout et venez.

La neige est à Velate, on ne découvre point de route, le brouillard règne partout ; les aigles grelottent, tout est retenu par le froid. Abarca ne s'intimide pas, ses compagnons tiennent bon.

Pensant que nul ne pouvait s'approcher d'eux, les Maures assirent leur camp. Gorgés de nourriture, échauffés par la boisson, en deçà de l'Arga ils étaient tous endormis.

Vers le commencement du jour, avant que l'aurore n'eût éclairé l'horizon, alors que l'on ne voyait nulle part ni lumière ni fumée, voici que le Basque s'élance, se précipite avec fracas ; le Maure épouvanté demeure écrasé.

Combien en voit-on cherchant leur salut dans la fuite, ou nageant au-dessus des eaux? Sur les versants de la montagne, ou sur les bords du ruisseau, y en aurait-il quelqu'un? Pas même une ombre?

FIN

TABLE

LE

PAYS BASQUE

SA POPULATION

SA LANGUE, SES MŒURS

SA LITTÉRATURE ET SA MUSIQUE

PAR

FRANCISQUE-MICHEL

Correspondant de l'Institut de France, de l'Académie impériale de Vienne
de l'Académie royale des Sciences de Turin,
des Sociétés des Antiquaires de Londres, d'Écosse, etc.

Le *Pays Basque* forme un beau volume in-8° de 34 feuilles (548 pages), imprimé sur joli papier, en caractères neufs.

« Le livre de M. Francisque-Michel, a dit récemment un écrivain qui en rendait compte, a toute la variété piquante, tout le pittoresque attrayant d'impressions de voyages écrites par un voyageur instruit et bon observateur, et il s'offre au public comme une complète et très-intéressante encyclopédie de tout ce qui touche à la nation basque. A sa valeur comme étude de littérature comparée, il joint ce mérite capital de contenir une bibliographie étendue, où les plus minimes productions relatives au Pays Basque ont trouvé place. M. Francisque-Michel est donc pour les montagnards euscariens ce que Macpherson fut pour les Gaëls des Highlands; mais c'est un Macpherson sérieux et sincère, exclusivement préoccupé de l'exactitude et de la vérité. »

Pour donner une idée de l'intérêt que présente l'ouvrage, il nous suffira de faire connaître quelques-unes de ses divisions :

Le Pays Basque.
L'escuara ou la langue basque.
Les proverbes basques.
Représentations dramatiques chez les Basques.
Les amusements du peuple Basque.
Les contrebandiers basques.
Les Bohémiens du Pays Basque.
Superstitions du Pays Basque.
Pêches et découvertes des Basques dans les mers du Nord; émigrations de ce peuple dans l'Amérique du Sud.
Mœurs, usages, costumes des Basques.
Poésies populaires des Basques.
Musique basque.
Bernard d'Echepare.
Arnauld Oihenart.
Pierre d'Axular.
Bibliographie basque.

ON TROUVE CET OUVRAGE :

A Paris, chez MM. Firmin Didot frères, fils et Ce, libraires.
A Londres et Edinburgh, chez Williams & Norgate, libraires.
A Bayonne, chez M. Larroulet, libraire.
A Pau, chez M. Lafon, libraire.
A Mauléon, chez M. Daguerre, libraire.
A Saint-Jean-de-Luz, chez M. Féry, libraire.
A Bordeaux, chez MM. Chaumas, Féret, Sauvat, libraires.

Prix du volume : 6 fr. 50 c.

Bordeaux. — Imp. G. Gounouilhou, place Puy-Paulin, 1.

LE

ROMANCERO

DU

PAYS BASQUE



PARIS

FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie

LONDRES & EDINBURGH

WILLIAMS & NORGATE

M DCCC LIX



Bordeaux. — Imprimé chez G. Gounouilhou, place Puy-Paulin, 1.



